

L. D'ASCO (Lyon) E. DESCLAUZAS (Paris) Rédacteurs en chef ABONNEMENTS Lyon... Paris et Départements... Rédaction & Administration 6, place des Terreaux, 6 LYON

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI EN PROVINCE ET LE SAMEDI A PARIS

Mieux est de ris que de larmes escrire, Pour ce que rira est le propre de l'homme. François RABELAIS.

A. De LATOUR ADMINISTRATEUR ABONNEMENTS Lyon... Paris et Départements... Les Annonces et Réclames sont exclusivement reçues à l'Agence V. FOURNIER 14, Rue Confort, Lyon à Paris, à l'Agence HAVAS 8, place de la Bourse

Monsieur SARAH BERNHARDT

HORTENSE SCHNEIDER. — LA MORT DE LA DUCHESSE DE CHAULNES

Tirage justifié : 52,000 N° LYON Lire à la 4° page Le nouveau Journal CALICOTS M^{me} SARAH-BERNHARDT ET MADAME DAMALA

Le mariage devient une institution très folichonne. Et je finis par croire que Tristan disait vrai : « Le mariage est une monarchie absolue, tempérée par l'adultère. » On ne voit que gens qui ont du contrat par dessus la tête. Schneider flaque son compte à ce bon M. Bionne, et voilà que Sarah-Bernhardt va redevenir demoiselle, autant qu'on peut être demoiselle quand on est Sarah-Bernhardt.

O Marinette ! ô Gros-René ! Damala passait, soupirait sa romance, elle lui fit signe de monter, il monte. Et des mauvaises langues prétendent que le jour des noces, quand le clergymen en boutique eut bécoté cette union fabuleuse, ce fut Angelo, que dona Sol embrassa sur les lèvres de Damala. Je ne sais pas si vous me comprenez bien. Anjourd'hui, elle s'aperçoit qu'elle a fait une bêtise. Se marier elle, non. Voyez-vous la nuée fiancée au charbon ? Elle a des goûts bizarres. Elle se sera dit : « J'ai un cercueil, je peux bien m'offrir un mari. Ce sera le pendant. »

Il va se faire soldat. « Je vois bien ce que c'est, a dit ma concierge, c'est un homme qui veut se pérorer ! » B' elle ajouta, en essayant une claire rouille tombant comme un diamant de son nez — ce rubis — « Un si bel homme. Ah ! si j'avais été sa femme !... » Que de promesses étherées dans ces quatre points de suspension, repris-tant quatre soupirs. Pourquoi s'est-il entiché d'une étoile, quand il était si facile d'être aimé de ma concierge ? Je l'offre au futur tourlourou, — dernière fiche de consolation. Si j'étais Damala — ce qu'on dirait ne plaise ! — demain, j'écrirais à mon ingrate : « Je ne deviendrais point Damanet. Je me fais pipete. Et si jamais vous venez me voir dans ma loge (4 places, le chat compris), tâchez d'essuyer sur le paillason vos fines bottines souillées de la boue parisienne. Mais je perds mon temps à prêcher ce jeune homme, il aime encore l'infidèle et voyage Sarah ! — C'est au figuré que je l'entends. Seulement, il a du cœur, il ne veut pas rembourser les cachets payés par une ancienne maîtresse avec les diamants de sa femme légitime. Il s'engage. Vaillant guerrier dans la légion étrangère Prends un rôle pour finir M'sieu Doréville lui dit : « mords la poussière » « Ça n'a jamais fait mourir. » Il s'engage. A quand la revanche ? L. D'ASCO.

Trahison idéale A Eve-Ange-Lys. L'amour est un divin parjure ; L'amour est un divin poison ; Mais ton âme, amie, est trop pure Pour croire à tant de trahison. Vièrge, tes sensations neuves Ont pris leur doux vol, à sa voix ; Il tend le vase où tu t'abreuves ; Il dit qu'il t'aime et tu le crois. Mourir d'amour, c'est des fois vivre ; Tu veux le fruit que l'on défend, Tu lèrre décloze s'enlèvre Sous son long baiser triomphant. Et lui, furieusement, baise Ta gorge où montent des sanglots, Ton sein où mûrit une fraise Et tes cheveux tombant à flots. Tu ne vois qu'un souffle et deux flammes, Et tu crois, de par ces accords, A la communion des âmes Dans la communion des corps. O chère et candide insensée ! Sais-tu d'où lui vient le désir ? Et connais-tu bien sa pensée, Dans le doux spasme du plaisir ? Une autre, enfant, cause sa fièvre ; Rivale : femme ou déité ; Et c'est elle que, sur ta lèvres, Il embrasse avec volupté. Elle est puissante, l'inconnue ! Spectre, elle loge sous ton toit, Et c'est ainsi, chère ingénue, Qu'aucune étreinte n'est poir toi. O terrible et lâche adultère ! Il la fait coucher dans ton lit ; C'est elle, à l'heure du mystère, Qu'il presse sur ton front pâli. Les yeux clos, dans l'alcôve intime, C'est son ombre qu'il voit flotter. Tu n'es que l'instrument sublime Qu'une rivale fait chanter.

L'amour est un divin parjure, L'amour est un divin poison, Mais ton âme, amie, est trop pure Pour croire à tant de trahison. KARL MUNTE.

HORTENSE SCHNEIDER

Madame Bionne éprouve le besoin de lâcher M. Bionne. Le fait est qu'il est assommant de s'appeler madame Bionne quand on s'est appelée Hortense Schneider. La roussie en a assez du ménage. Zut pour le pot-au-feu. La grande duchesse veut reprendre son blason « deux cigognes sur champ d'azur, surmontées d'un bois de cerf » armes parlantes, s'il en fut ; une légère méprise : pourquoi des cigognes ? pour quoi pas des grues ? La petite Fatone-Adine portait « Vache d'or sur champ sablé avec grouin sur azur ». Fatone avait été la maîtresse d'un prince. Cela expliquait aussi son blason. J'ai aimé Jupiter. Junon s'est fâchée : la vache d'or c'est Io. Io manque dans le blason de la Schneider. Elle va se séparer. Faits divers : rien de plus. De quel droit M. Bionne a-t-il acheté le passage des Princes ? Ça se loue, ces immeubles-là, ça ne s'achète pas.

Hortense Schneider appartient à l'histoire. Elle a été la Nana impériale. Zola s'est inspiré d'elle. La fin de l'empire tient dans un couplet d'opérette. La tragédie de décembre a dégénéré en bouffonnerie. Schneider après miss Howard, Joli épilogue que celui-là. On se souvenait des leçons de Morny, le duc élégant. Vivant et féroce, spirituel avec les dames, capable d'organiser un guet-à-pens après avoir mené un cotillon, au reste, acteur et auteur. Molière sans génie d'une cour sans honneur. J'insiste sur Morny, car il prépara la saturnale de la fin. L'orgie était la terre promise, Moïse moderne, il y conduisit son peuple et n'y entra point.

Mais le pays de Chanaan en 1867 s'appelait Babylone. Il était l'auberge des rois. Si j'en crois les amours de Schneider, il fut mieux : il fut le lupanar des majestés. La duchesse de Gerolstein régna sur le trottoir, depuis les Variétés jusqu'aux Tuileries. Et cependant la maison de la rue Le Peletier portait un numéro ordinaire.

Deux mots sur la femme. Berthelien la dénicha à Bordeaux et l'amena à Offenbach. Maître Jacques régnait aux Champs-Élysées. Il la lança sur les planches du café-concert. Elle étonna les rossignols par ses trilles et les abonnés par ses jambes. Les ambassadeurs l'introduisaient, du coup, chez les puissants. Elle passa au Palais-Royal ; elle y chanta le « Jeune homme empoisonné ». Le renommée cria : « chahut pour Flora moulin. »

Alors le Palais-Royal avait d'illustres abonnés : le marquis du Lau, le duc de Hamilton, le duc de Grammont-Caderousse, le prince Demidoff, l'amant de la Duvergère, aujourd'hui madame de je ne sais plus quoi, le prince Galtitzin, le prince Nareskine, le prince Troubetskoï.

Dans cette bande d'aristocrates jouisseurs, deux se disputaient, tous les soirs, le cœur — je dis le cœur, pour ne pas outrager les mœurs — le cœur d'Hortense Schneider. Il y avait les nuits du prince et les nuits du duc. Demidoff, si vieux et si horriblement cynique dans sa sénilité et Grammont-Caderousse, si bien qu'on disait : la Schneider tombe sous les coups de la loi Grammont. Un autre écrivait : « Elle ne saurait guère être appréciée que de ceux qui « font Cas des Rousses. »

Esprit de calembours. Les courtisans faisaient des mots : l'empereur riait. Paris heureux s'amusait. Les chroniques du boulevard retentaient du nom guttural de la diva. « Orphée aux enfers » était un triomphe. Il y avait deux Schneider : l'un qui dirigeait le Corps législatif et l'autre qui dirigeait la France. Hortense avait la palme, car elle était splendide, cette blonde qui avait fondé son pouvoir sur cette puissance immuable : la bêtise humaine. Et Bismarck, ce front chauve, penché sur l'échiquier politique, songeait que les deux rives du Rhin seraient prussiennes un jour, il applaudissait, le farouche patriote, aux victoires de cette drôlesse à nom germanique, prélude des victoires allemandes.

Ainsi dans l'alcôve de cette courtisane haut-cotée, les souverains-viveurs se sont arrêtés. Elle eût pu faire de ses draps un trophée : sorte de drapeaux usés à l'ennemi. Elle a trôné dans la voiture du Khédive en compagnie de M. Rainbeaux, écuyer de l'empereur et du général Fleury. Plus tard, l'impératrice occupa à Ismail la même place. La souveraine après la prostituée, à tout seigneur tout honneur. Eugénie n'était que comtesse, Hortense était duchesse. Et je ne vois pas bien la différence qui sépare le comte de Montijo du duc de Gerolstein.

Perignon la peignit, faisant danser les pantins connus dans leurs habits officiels. C'était osé, car c'était vrai. Le caprice — non le caprice qui est un échange, ayant toutes les timidités et toutes les délicatesses — mais le caprice brutal, qui pousse le flâneur dans les bras de la fille, avait jeté les grands dans les bras de cette femme.

Mais j'oublie qu'elle est mariée, j'oublie qu'elle a vendu son hôtel des Champs-Élysées ; j'oublie qu'elle a eu la fantaisie de devenir l'épouse de quelqu'un après avoir été l'épouse de tout le monde. J'oublie qu'Hortense Schneider est Mme Bionne. Ce nom ne m'a frappé que parce qu'il évoque un passé déjà lointin ; la confiance aveugle d'un pays et l'imbécillité d'un maître.

Cette syllabe germanique : Schneider est l'avant-coureur « d'à Berlin ! » Tout à la joie, les pantins dansaient. Pour faire oublier les nappes tachées du vin de l'orgie, on préparait les drapeaux que tachaient de boue la guerre. On traquait la coupe d'Orphée par le bouclier de Mars. Et titubant de la veille, la tête lourde de l'ivresse, les yeux cernés par les nuits sans sommeil, en briaant l'épaule grosse de Nana, on criait : « Evohé ! Bacchus est roi ! »

Et je revois cet empire, calque maladroite des empires romains, s'effondrant, le couplet bachique aux lèvres, avec Hortense Schneider pour déesse et Jacques Offenbach pour Tyrlée ! DAUBRUCK.

Sous Bois

Les regards languoureux, mais les lèvres mi-closes, Tous deux se disaient : vous et se donnaient le bras, En suivant un sentier où les pâles lilas Se mêlaient gracieux avec les lauriers-roses. Vint le bois — un bois sombre, où l'aubépine en fleur Entourait des massifs, où l'herbe était couchée. L'innocence y venait, par les feuilles cachées, Y venait quelquefois son voile de candeur. Les bois ont un attrait qui parle au cœur des belles. Un taillis enferma nos jeunes amoureux, Car l'amour un instant qui les quitta des yeux, Dans l'herbe alla courir après des demoiselles ! Tout est silencieux, et le soir est venu !... Près du taillis, l'amour dort et fait un beau rêve. Bien loin, en regardant le sentier qui s'achève, Nos amants enlacés tous deux se disent tu ! PIZANOR.

HISTOIRE NATURELLE DE HAUTE FANTAISIE

L'AVOCAT

On donne le nom d'avocat à un volatile à plumage noir, de la famille des perroquets, qui, comme ceux-ci, a la faculté d'articuler des sons et de parler abondamment. Cette aptitude particulière tient à la conformation de sa langue et surtout à l'habitude qu'il a contractée en passant les premières années de sa jeunesse avec les femmes. Il a des mouvements très-vifs. Sa langue est extrêmement longue et extensible ; elle secrète une humeur blanchâtre dont il se sert pour blanchir tout ce qui lui semble noir. Il est particulièrement habile à casser les noyaux pour en extraire l'amande dont il fait sa nourriture. Ces perroquets à plumage noir vivent en bandes nombreuses dans le voisinage des palais de justice.

LE GOMMEUX

Cet animal inoffensif, mais d'une utilité complète, appartient à la famille des acéphales (nom qui signifie sans tête) ; en effet, l'anatomie découvre chez ces petits animaux l'appareil très-complet de la digestion et toute une organisation fort curieuse ; elle ne peut décevoir rien qui ressemble à une tête. Le gommeux se nourrit de fatuité. De loin, il offre quelque ressemblance avec l'homme ; mais ce petit être n'est qu'une pauvre imitation du singe-phthisique. Il se promène dans la vie comme un œuf à la neige, vide et léger, hors d'œuvre créé tout exprès par la nature pour servir de pâture à la gommeuse. A. HUMBERT.

LA MORT DE LA DUCHESSE DE CHAULNES

La terrible donataire de Sablé, l'irascible duchesse de Chevreuse, a triomphé une dernière fois : la duchesse de Chaulnes est morte.

Le clergé vient de jeter sur le jeune corps de la mère martyre son eau bénite de cour. L'Eglise a dit une messe pompeuse sur le cercueil de celle qui fut la victime de la religion. Son procès est dans toutes les mémoires. On a suivi avec angoisse les débats judiciaires. La France était avec cette jeune veuve qui, les mains jointes, au chevet du berceau de ses petits, criait comme cette reine de France, maudissant ses bourreaux : « J'en appelle à toutes les mères ! »

Mais elle était là, dans l'ombre, la mère d'Albert de Luynes de Chevreuse. Profil terrible à la Catherine de Médicis, ascétique, vieille, maigre, anguleuse ; aussi bigote que la Chevreuse de la Fronde, mais moins chevaleresque. Détestant la jeunesse, haïssant les enfants, crachant sur l'amour, ne sentant plus battre son cœur sous la peau parcheminée de sa poitrine plate. Sorte de nonne sanglante, conduisant de sa main ossue le bras des juges dans les ténèbres des tribunaux, où les robes rouges mettaient comme des taches de sang.

La duchesse de Chevreuse est le pape femelle. Une Jeanne septuagénnaire. Elle a tenu tête aux généraux, lors des décrets. Elle a couvert les jésuites de son corps. Il faut de l'argent pour la guerre sainte, il faut de l'argent pour armer les soldats de Charrette, il faut de l'argent pour acheter des croix et des poignards. C'est pour la richesse de leur père qu'elle a volé les enfants de la duchesse de Chaulnes. La loi a permis cette spoliation.

Le chagrin a tué la duchesse de Chaulnes. J'ai vu la mourante. Elle reposait dans une chambre modeste, tout là-bas dans le quartier des pauvres de la Villette. Son fin visage se détachait sur l'oreiller. Aucune contraction : elle avait l'air serein ; sa paupière abaissée semblait chercher au bord du lit les deux petits êtres nés de sa chair. Maintenant ils sont bien orphelins, les pauvres, ils n'ont plus de mère, la nature la leur retire après la loi.

Le logis des Lemonnier fut sa dernière halte. Et c'est le côté le plus émouvant de cette palpitante histoire. Quand la jeune duchesse se maria à Sablé, en 1843, elle donna un grand bal dans son parc. On convia les gens du pays. Les Lemonnier furent invités, en leur qualité de boutiquier de l'endroit. La beauté et la grâce de la duchesse charmèrent la bonne femme. Elle retrouva sa fille dans la libre amazone blonde qui passait au milieu de la Grande-Rue, sur un cheval pur sang.

En 1876, elle revint la duchesse à Paris. Elle l'accueillit, offrant à la pauvresse l'appui de sa bourse et de son nom. Un jour, on frappa à la porte des Lemonnier. C'était la duchesse de Chaulnes, ruinée, ayant perdu sa fortune et ses enfants. Au bout de huit jours elle s'alta. Celle qui avait vécu dans les palais opulents, qui avait été la châtelaine fêlée, la jeune femme admirée, mourut abandonnée dans cette chambre triste, sans qu'un ami de son monde vint clore sa pauprière.

On lui a fait des funérailles splendides. On a tenu l'Eglise entière ; on a placé des écussons aux portes avec la couronne ducal. Autour du catafalque, MM. le prince Etienne Galtitzin, le duc de Sabran, le comte de Berthier de Sauvigny, le comte de la Roche-Aymon, le duc de la Rochefoucauld, M. de Beaumont, le duc de Feltres, le général marquis de Charrette.

Tous ces hommes — j'en excepte le duc de Sabran — flaqués de couronnes plus ou moins brillantes, ont daigné saluer la morte ; ils n'ont eu que du mépris pour la vivante. Ils sont accourus près du cadavre ; ils s'en sont restés loin de la moribonde. Ils ont laissé une duchesse, leur parente, mourir dans le besoin. Ils ne lui ont pas même fait l'aumône d'un morceau de pain. Je ne veux retenir que ceci : Une femme de la haute aristocratie tombée dans le besoin, encore jeune, encore belle, est abandonnée par le noble faubourg. Les salons — qui s'ouvrent aux courtisanes de haut rang — restent fermés à cette mère étonnée et volée ; on ne la connaît pas : c'est une réprouvée. Elle n'a pas même la pension qu'on accorde au larbin.

Alors elle va, désespérée, dans un quartier modeste, le quartier de la canaille, où sont les gens qu'on fusille, où sont les prolétaires gagnant si durement le pain quotidien. Elle erre au milieu des rues noires, grasses, sales, parmi les cités où grouillent les enfants noirs de misère, que les belles-mères n'arrachent aux mères que par humilité. Elle frappe chez des gueux, et les gueux lui disent : « Entrez ! » Elle leur explique qu'elle n'a rien, qu'elle est ruinée à jamais, et que ses doigts maladroits ne sauront jamais rien faire d'utile. — Qu'importe, lui dirent les f uboniens, à la fortune du pot. Vous êtes de la famille. On accueille la malheureuse ; on soigne la malade pendant six mois. Et maintenant, nobles insolents, à l'ombre de vos blasons, vomissez sur la canaille. Détournez-vous avec dégoût de la pauvre femme en caraco usé, en robes rapiécées, en bonnets à rubans, qui frôlera vos robes de soie ; écoutez-vous avec dédain de l'ouvrier en cotte de toile et en casquette de drap, qui coudra les gentilshommes vêtus en gommeux. Mais craignez que les prolétaires ne vous disent : « Nous sommes des Lemonnier, nous avons nourri, nous avons logé Marie-Sophie-Bernardine-Blanche, princesse de Galtitzin, veuve d'Albert de Luynes, duc de Chaulnes... » La leçon serait rude, et pour ma part je tiendrais comme une des heures les plus délicieuses de ma vie celle où je verrai ces mains de manants souffler, comme elles le méritent, toutes ces faces de nobles sans cœur. E. DESCLAUZAS.

manité. Elle frappe chez des gueux, et les gueux lui disent : « Entrez ! » Elle leur explique qu'elle n'a rien, qu'elle est ruinée à jamais, et que ses doigts maladroits ne sauront jamais rien faire d'utile. — Qu'importe, lui dirent les f uboniens, à la fortune du pot. Vous êtes de la famille. On accueille la malheureuse ; on soigne la malade pendant six mois. Et maintenant, nobles insolents, à l'ombre de vos blasons, vomissez sur la canaille. Détournez-vous avec dégoût de la pauvre femme en caraco usé, en robes rapiécées, en bonnets à rubans, qui frôlera vos robes de soie ; écoutez-vous avec dédain de l'ouvrier en cotte de toile et en casquette de drap, qui coudra les gentilshommes vêtus en gommeux. Mais craignez que les prolétaires ne vous disent : « Nous sommes des Lemonnier, nous avons nourri, nous avons logé Marie-Sophie-Bernardine-Blanche, princesse de Galtitzin, veuve d'Albert de Luynes, duc de Chaulnes... » La leçon serait rude, et pour ma part je tiendrais comme une des heures les plus délicieuses de ma vie celle où je verrai ces mains de manants souffler, comme elles le méritent, toutes ces faces de nobles sans cœur. E. DESCLAUZAS.

IL A ÉTÉ PERDU...

Je ne sais pourquoi nous avons l'habitude de prendre toujours à Paris les types de nos chroniques, tandis qu'il y a en province tant de mines inexploitées. Pour une fois, moi je me laisse entraîner et je vais vous dire les exploits de deux de nos bons provinciaux. C'est au surplus une histoire vraie.

Cor...-on-V... est une toute petite ville qui possède des conseillers municipaux vrais, pas comme ceux des autres villes, bien qu'ils soient bourgeoisement mariés avec les héritières de représentants du peuple, las de s'occuper de l'entretien des voies et des projets de constructions de la nouvelle école, décidèrent tout récemment de se délasser un peu par une vaste battue dans les bois des environs. Tout étant décidé, nos joyeux Nemrods chaussèrent de forts souliers jaunes et, embrassant sur les deux joues leurs légitimes un peu ébruyés, ils partirent. Les grands bouffes roux se rendaient aux champs et la rosée du matin, qui met des diamants à chaque brin d'herbe, n'avait pas encore été bue par le soleil. Nos conseillers municipaux marchaient crânement pendant que l'écho répétait les aboiements des Ronflaud, tout joyeux de ce gai matin. On chassa sérieusement pendant plusieurs heures et plus d'un tapin se vit menacé de mort.

Pourtant le soleil était monté très haut et, voyant cela, l'alouette n'osait plus s'élever dans les airs pour y égrener sa chanson amoureuse. C'était à midi qu'était fixé le déjeuner chez l'ami Rodolphe, et ma foi les carniers étaient bien assez pleins. Un de nos élus du peuple avait même été une pauvre mère lapine qui était sortie pour brouter du serpolet et il en était navré.

En quelques minutes, on mit le fusil sur l'épaule et on rappela les chiens qui s'étaient lancés dans une poursuite sans fin. Il ne fallait pas arriver en retard, car l'ami Rodolphe était intraitable pour ces choses-là. Enfin, on arrive juste au moment où la grosse cuisinière apportait sur la table la soupe aux choux qui sentait bon. Nos deux amis, tout ragaillardis, commencent alors le récit de leur chasse, avec le lièvre qui l'échappa si bien, et la perdrix tombée dans une luzerne à graines et qu'on n'avait pas pu retrouver. Ces messieurs étaient entre hommes, et après chaque plat on racontait des petites histoires que la Bavarde ne voudrait pas insérer. On mangea et on but ; on but surtout, pendant longtemps, et après le café les pipes enveloppèrent jusqu'à plafond la fumée bleue qui jaunit les rideaux.

Maintenant on chanta, et comme la cave de l'ami Rodolphe était bien garnie, aux vins succédèrent les liqueurs. La jeune charreuse qui est fabriquée par des saints, et le kummel qui nous vient du pays des nihilistes. Les chasseurs oublièrent tout, et leurs femmes qui les attendaient et le maire qui les avait convoqués pour le lendemain. La fête dura longtemps encore, et quand vint la nuit, quand les chausse-souris vinrent se tapir aux croisées de la salle à manger, la bonne fut obligée de préparer deux lits dans la chambre spécialement réservée aux amis.

Pendant ce temps-là, les femmes s'ennuyaient ferme; en vain, pour les faire venir plus vite, on s'était mis à table, mais ils ne virent pas. Les bébés, les yeux gros de sommeil, criaient en demandant papa et on fut obligé de le coucher. Il restait bien aux pauvres délaissées la lecture du Petit Journal, mais cette fois il n'était pas intéressant et c'est à peine s'il relatait une seule attaque nocturne.

Le lendemain matin, il fallut enfin prendre une résolution, et l'une de nos épouses, après cette nuit remplie d'inquiétude, ne trouva rien de mieux que d'aller trouver le tambour de ville. Le vieux crieur public serra les cordes de sa caisse poitrinaire et se dirigea vers la petite place où se fait le marché. La grosse bouchère, qui est sans cesse à l'affût des nouvelles, et le notaire qui se rendait au cercle lire les journaux, furent les premiers à entendre cette curieuse annonce qui fit en quelques minutes le tour de la petite ville : « Il a été perdu deux conseillers municipaux; bonne récompense à qui les ramènera. »

FANFARE.

Silhouette

D'UNE DEMI-MONDAINE

Marguerite la Moscovite.

C'est probablement parce qu'elle est née à Varsovie qu'on l'appelle Marguerite la Moscovite. Il est vrai que c'est à Moscou qu'elle a commencé à se faire connaître; et puis, cela sonne mieux à l'oreille la Moscovite. La demoiselle a compris cela, c'est pourquoi elle est devenue Marguerite la Moscovite, toute Léa qu'elle est, car elle s'appelle Léa. Un nom drôle. Ces deux syllabes évoquent comme un vague parfum de boudoir. Ce mot là semble n'avoir été créé que pour l'usage exclusif des femmes galantes. C'est l'un des plus connus du calendrier de Cythère.

Je le trouve beau malgré le nuage de poudre de riz qui le couvre, et à quelque chose de poétique et d'original, il n'est pas bourgeois et j'ai dans la tête cette idée qu'une femme du nom de Léa doit être incontestablement supérieure à une femme du nom de Gertrude. Cependant, je crois qu'un sort a été jeté sur ce pauvre petit nom si joliet, ce petit nom de trois lettres qui ne demanderait qu'à demeurer honnête. C'est pourquoi je me garderais bien d'appeler ma fille Léa s'il plait à Dieu que je devienne père quelque beau matin d'un enfant du sexe charmant auquel vous appartenez, madame.

Mon héroïne est juive. C'est en plein mois de décembre qu'elle vint au monde, il y a quelque vingt-cinq ans dans une vieille maison non du faubourg de Praga. Il faisait un temps de chien! La neige tombait en abondance, et de loin les grands monuments s'apercevaient comme d'immenses fantômes enveloppés de lincoils. Les traîneaux attelés de chevaux fringants passaient rapides comme l'éclair avec leurs cochers barbus emmitoufflés dans leurs grands capotes de fourrures. Les fiocins tourbillonnaient dru sur le ciel brumeux, aveuglant les passants, au grand désespoir des patineurs qu'une séance sur la Vistule eût considérablement charmés. Son père, comme tous les gens de sa race, était brocanteur.

Vous les connaissez ces pittoresques boutiques pleines d'un parfum de tous les âges, ces magasins sombres où s'amoncèlent des costumes de tous les temps, des armes de tous les pays depuis la navaja de l'Espagnol et le kriss du Malais jusqu'à la lance de l'Esquimaux, ces réduits poussiéreux où scintillaient des bijoux portés par nos aïeules et où de vieux portraits moisissaient benoîtement dans leurs cadres délabrés.

Le père rajustait une vieille armure dépenaillée lorsqu'on lui annonça la nouvelle. Il acheva de fourbir un cuissard et monta dans la chambre de sa femme. Il fut décidé que la petite s'appellerait Léa.

Elle grandit au sein de tous ces bibelots hétéroclites, dans cette atmosphère vieillotte, disposant les vieux bijoux sur des étagères et retouchant les costumes trop délabrés. A la mort de la mère le juif se mit à faire le change. Léa prit alors place au guichet.

C'était une charmante caissière. Les grands yeux brillants disaient un tas de choses folichonnes, aussi plusieurs officiers s'ennamourèrent-ils d'elle. On les voyait venir par groupe de trois ou quatre, achetant de vieilles babouches ou des pipes crasseuses dans l'unique but de madrigaliser avec la belle.

D'aucuns se hasardèrent, ils lui firent de galantes propositions. Elle resta inflexible. Elle préférait l'obscurité du taudis paternel à la splendeur du monde. Et puis, elle connaissait certains coffres mystérieux où l'on rangeait les pierres précieuses et qui devaient valoir une jolie somme de bons roubles trébuchants. Elle convoitait ce trésor; quoique juive, elle sortait complètement du type général; l'avarice et la cupidité lui faisaient horreur. Le magot en question l'avait fascinée cependant.

Il arriva — elle avait alors environ seize ans — il arriva, dis-je, que les disciples de Moïse, se trouvant de plus en plus mal à l'aise sous le joug russe, voulurent briser leurs entraves; des murmures s'élevèrent, des complot furent ourdis, si bien qu'un beau soir, une émeute éclata dans Praga. Un strélitz fut défiguré. Le gouverneur de Varsovie eut alors recours aux grands moyens: les juifs furent chassés.

Le père de Léa qui s'était compromis dans cette affaire, fut envoyé sur la route de Tobolsk, et ses biens confisqués. Léa fut alors recueillie par la veuve d'un général, qui avait coutume de visiter les misérables des bords de la Vistule.

Trouvant sa protégée très gentille, elle résolut de la faire instruire et l'envoya dans un couvent des environs de Moscou; c'est dans ce couvent, paraît-il, que se trouve l'une des plus énormes cloches que l'on connaisse; on a le culte des sonneries dans le pays des czars.

Très insouciant, Léa ne se souvint bientôt plus de Praga. Elle oublia la petite boutique où elle était née, ne se souvenant que de son père qu'elle aimait beaucoup. Un sentiment qui devait grandir de jour en jour, germa dans son cœur: la haine de tout ce qui porte le nom russe.

Un beau jour, lasse de contempler les murailles froidement lugubres du vieux couvent et d'entendre son monotone carillon, elle s'enfuit.

Désespérée, ne sachant où aller, où manger, elle alla se réfugier près d'une tente de bateleurs circassiens. Le chef, l'ayant trouvé « suffisante » l'engagea dans sa troupe et lui annonça que dès le lendemain, elle revêtirait la jupe de gaze pailletée d'or et le gorgerin brodé de perles.

Il y avait à peine quinze jours qu'elle menait la vie de nomade, lorsqu'un soir, après la parade, le fils du chef de troupe l'attira dans un coin derrière un décor et l'embrassa tendrement sur le cou. Il l'aimait.

Après s'être concertés, ils prirent une décision énergique.

Une nuit ils filèrent avec la caisse. Ils débarquèrent à Odessa. Mais le magot, qui n'était pas considérable, fut bientôt épuisé. Ayant été remarqué par un brillant officier, elle abandonna le Circassien entre les griffes acérées de la déche.

Léa avait alors dix-huit ans. Le galant aux moustaches blondes qui venait de faire sa conquête, lui trouva un maintien si noble, qu'il la fit entrer au théâtre. Après avoir été figurante pendant quelque temps, elle devint danseuse. C'est alors qu'elle prit le nom de Bragatieff. Le fils de Mars fut bientôt délaissé; les officiers se succédèrent alors par centaines dans le cœur de la demoiselle.

Elle devint célèbre en peu de temps; elle alla de Pétersbourg à Moscou, toujours suivie d'une nuée d'adorateurs passionnés. Son maillot fit tourner bien des têtes. Elle était à Moscou lorsque miss Aëna y arriva. On se rappelle la chute terrible de la belle Mouche d'or. Le soir de cet accident, la Bragatieff, qui était très bien avec certains officiers supérieurs, avait été inquiétée par la police à cause de ses opinions, qu'elle ne craignait pas de faire connaître.

Elle quitta le théâtre et s'enfuit à Varsovie avec un gentleman dont elle avait conquis le cœur et les roubles. Il lui fit visiter Vienne, Trieste, Venise, Milan et Nice. Ils restèrent, paraît-il, quelques mois dans cette dernière ville.

Après être restée deux ans avec lui, elle abandonna son protecteur. Comme tous deux se disposaient à quitter Nice, elle lui annonça qu'elle rompait avec lui et qu'elle allait poursuivre sa route à travers le monde. Le pauvre Russe dut retourner dans son pays. La belle se montra impitoyable.

C'est alors qu'elle vint à Lyon, sous le nom de Marguerite la Moscovite. Elle fut l'une des assidues du Skating. Nous l'avons remarquée très souvent à la Mascotte et au Tour du Monde; elle n'est jamais allée voir les Exilés.

Elle ne dédaigne pas la chartrreuse. Grâce à cette liqueur, nous l'avons vue parfois regagner fort émue son domicile de la rue Gasparin.

Elle adore le Pomeranzen, mais ce n'est que chez elle, en petit comité, tout en grillant d'innombrables papillotes, qu'elle abuse de temps en temps de ce divin nectar. Toujours coiffée à la diable, Marguerite la Moscovite alias Léa Bragatieff, est vive et pétulante. Ses grands yeux noirs striés d'or sont très intelligents, et sa bouche, d'un rouge foncé, ne cesse de babiller.

Après avoir parlé le langage des coqs et le nôtre, elle est allée étudier celui de Sheakspeare.

Elle a quitté nos brouillards pour ceux de la Tamise; elle est à Londres. C'est une voyageuse éfrennée. Elle veut faire le tour du monde, elle le fera, car elle est très tenace dans ses idées, la petite Léa-Margot du faubourg Praga. NESTOR.

LA FILLETTE

Elle a dix ans : c'est l'âge honnête Où faisant fi des aïeux bijoux La fillette n'a dans la tête Que le luxe pour ses joujoux. Pourrait, celle-ci c'est la geuse Qui dit : — Quand mon corps sera grand Ma peau ne sera plus rugueuse Sous mon costume transparent; Je poseraï, faible et câline, Sur des bouches bien des baisers Tandis que, sous la moussetine, L'on verra mes seins oppressés! Je boirai dans d'élegants verres Et je mangerai peu de pain Fiançant mes yeux les plus stériles Sur le plus modeste lapin. Et, quand elle va dans la rue, Elle regarde sous le nez Avec des yeux brillants de grue Tous les jeunes gens étonnés!... Mon pauvre Gill! point ne radote Lorsque tu dis dans ta chanson : « C'est déjà haut comme une botte » Et c'est fille comme chasson!... Un PHOTOGRAPHE.

CONCERT DES TOURISTES

Foule immense, dimanche dernier, aux abords du Grand-Théâtre, sur le fronton duquel deux énormes écussons annonçaient une solennité extraordinaire. La vaillante Fanfare des Touristes Lyonnais donnait son concert annuel. La fête a été charmante. Le programme très délicatement choisi, a été rigoureusement suivi, ce dont le public a été charmé. M. Coquelin, le spirituel monologiste dont le nom seul réjouit les amateurs comme s'il était la quintessence de tous les éclats de rire qu'il a provoqués depuis quelques années,

a été applaudi chaleureusement. En présence de ce désopilant diseur, la discrète retenue que le public apporte d'ordinaire dans les fêtes privées, s'est subitement effacée. La face railleuse du comédien a jeté l'enthousiasme dans la foule. Coquelin! Coquelin! on voulait Coquelin!

M. Coquelin qui, lorsqu'il prend la plume, un instrument dont il se sert avec beaucoup d'esprit — adopte le nom de Pirouette, nous a fait connaître un monologue de son cru, le Cheval Indécision, à eu beaucoup de succès; La Situation, le Capitaliste sont ensuite venus. Le Canard du jeune Moynet a fait s'esclaffer les spectateurs les plus moroses.

L'Harmonie Lyonnaise a été très fort applaudie dans plusieurs chœurs très-jolis. Les Chanteurs Florentins ont été universellement gâtés.

Les Armoneggi se sont distingués à plusieurs reprises. El Habanera de Palliard a été enlevée avec un ensemble parfait. La harpe était fort habilement tenue par Mlle Monnier.

M. Ugo Bodetti dans une fantaisie de Sélignan sur la Norma s'est montré une fois de plus le violoncelliste délicat et le parfait musicien que tout Lyon connaît. M. Aimé Gros dans une fantaisie pour violon a été unanimement applaudi.

M. Angelo del Vasco, un pianiste de grande valeur, a exécuté avec un incomparable brio les Djins dont il est l'auteur.

Mlle Nixau la charmante artiste du Grand-Théâtre, nous a fait entendre sa voix ravissante dans la fable des Deux Pigeons et la lettre d'une Cousine à son Cousin qu'elle a dites avec beaucoup de finesse. Nous ne connaissons jusqu'ici que Peau d'âne. Nous connaissons maintenant la chanteuse. Les applaudissements qui lui ont été prodigués sont un éloge éloquent.

M. Tauffenberger, le tenorino des Célestins a roucoulé d'une façon charmante la Mariana de Ferry, et M. de Nolly nous a révélé un organe très chaud et très-vibrant dans le Bal Masqué.

Terminons en félicitant M. Forestier, l'accompagnateur, qui, comme toujours, s'est montré excessivement modeste.

Le concert ouvert par la Fanfare des Touristes Lyonnais avec Calife de Bagdad a été terminée par le Songe d'une nuit d'été.

Ces deux morceaux ont été très crânement exécutés par une Société qui, nous n'en doutons pas, est appelée à remporter de nombreux lauriers.

C'est pourquoi nous adressons nos plus sincères félicitations à son habile directeur, M. Cros. DE SAINT-SAVIN.

LE PÉAGE

(SONNET) Gentil seigneur du voisinage, Le Comte André, dit un matin : « Si je descendais au village « Carnier au dos, fusil en main? » Il part donc pour son apanage, Recherchant le souris matin De Suzon, la belle volage, Qu'il aperçoit sur le chemin. Un pont se trouve sur leur route. Il dit à la charmante : « Ecoute!... « Un baiser te fera passer... » La belle enfant semble lui dire : « Un baiser? Vous voulez donc rire? Je ne veux pas vous embrasser!... »

DÉJÀ PASSÉ

(SONNET) « Eh! tu ne veux pas, ma mignonne? « C'est bien, tu ne passeras pas! « On ne refuse pas, friponne, « Quand on a de si beaux appas! « Embrasse-moi? Tu vois, personne « Ne passe à la route là-bas. « Les arbres masquent, et l'automne « Est seul témoin de tes ébats! » La belle alors, bien convaincue Embrassa le seigneur — naïf — De l'air le moins embarrassé; Et le comte partant, la laisse, Pendant que notre enchantresse Se tourne et dit : « Déjà passé? » RAOUL DE LÉRIS.

Représentation de M. Coquelin

L'AVENTURIÈRE

Devant un public nombreux et choisi l'Aventurière, une des œuvres les plus en relief d'Emile Augier a obtenu un véritable succès. Il est très joliment d'entendre rompre chaque soir les arts d'une opérète en vogue, mais entendre une comédie d'un maître, est plus agréable encore. Le public délicat a saisi avec empressement cette occasion qu'on lui offrait de rompre un instant avec la Mascotte et le Jour et la Nuit. M. Coquelin cadet, malgré tout le succès qu'il a eu, ne possède pas à fond le rôle d'Annibal. Je crois que Coquelin, dût-il rester muet sur les planches, serait assailli de bravos, il a donc été applaudi, beaucoup applaudi même. Cependant le rôle d'Annibal n'a pas été suffisamment étudié. Nous ne doutons pas qu'après quelques études complémentaires, le désopilant sociétaire de la Comédie-Française n'arrive à le tenir de main de maître. Mais les quelques personnes qui l'ont vu jouer l'Aventurière avec Coquelin Constant, ont dû sentir les légères imperfections du jeu de son frère. Les vers d'Augier exigent un tout autre organe, une toute autre diction que ceux de Billaud. L'influence du monologue se fait un peu trop sentir dans le débit de Coquelin. Cependant nous sommes persuadés qu'il n'aura aucun effort à faire pour perfectionner le rôle d'Annibal qu'il jouait l'autre soir pour la première fois.

Les quelques monologues que M. Coquelin cadet nous a offerts aux Célestins ont obtenu un immense succès et provoqué l'hilarité générale. Les Affaires, la Situation et le Chirurgical du roi s'amuse ont été dits avec un rare talent. Ici point n'est besoin d'éloges, tous nos lecteurs connaissent l'éblouissant Coquelin-Pirouette, le spirituel auteur du Livre des Conversations.

M. Gerbert et Dumorize ont été excellents dans leurs rôles respectifs. Ce dernier tenait d'une façon parfaite celui de Montprade, aussi les félicitons-nous de la façon dont il s'est acquitté de sa tâche. Charmante et beaucoup applaudie la scène d'amour entre M. Roger et Mlle Jeanne Bernhardt!

Quant à Mlle Antonelli, elle a su tirer bon parti de son rôle qui, certes, est assez difficile à tenir. Elle est sortie à son honneur des quelques passages dangereux qu'il comporte, et s'est adroitement taillé son petit succès.

La soirée de lundi a été en somme une bonne aubaine pour les amateurs de comédie; les gourmets y trouveront le départ de Coquelin lorsqu'il renouvellerait l'affiche des Célestins avec ses trois inévitables opérètes la Mascotte, les Mousquetaires et le Jour et la Nuit.

Hier a eu lieu la seconde représentation de l'Aventurière, laquelle n'a pas eu moins de succès que la première. L'heure tardive ne nous permet pas d'en faire le compte-rendu. DE SAINT-SAVIN.

Les Toilettes de nos Tendresses

Au Cirque Rancy

Comme il est du devoir de toute personne pressenti d'assister aux samedis du cirque Rancy, toutes nos belles petites s'y donnent chaque semaine rendez-vous en foule nombreuse, ce dont nous les félicitons, car les représentations deviennent plus brillantes et plus attrayantes de jour en jour.

Le bataillon de Cythère était presque au complet samedi dernier; presque toutes nos épinglées étaient venues à l'Hippodrome de la rue Moncey comme secrètement prévenues du grand crépage de chignon qui devait avoir lieu entre Clémentine Sardine et Lucie Maïa, car elles adorent les petites scènes qui fournissent un aliment à leurs rancœurs légères.

La signorita Amélie l'Italienne, qui prenait un grand intérêt aux exercices de Mlle Renovina, portait, avec une jupe crème, la redingote de velours grenat que vous lui connaissez.

Louise Egraz avait une jupe bleu-pâle recouverte d'une tunique crème assez jolie; elle était dans une loge avec la petite Victorine qui bavardait comme une pensionnaire.

Henriette Kaillou portait un costume gris à petites fleurs rouges garni de dentelle.

Adèle Brun, la femme de feu, portait une jupe de velours bleu marine parsemée de lunes grises avec une tunique grise qui ne s'harmonisait pas très bien, sa capote bleue était des plus coquettes.

Annette Bassin, en noir, était coiffée d'une jolie petite capote noir et vieil or.

Ma Mère-Mattend, en satin merveilleux gris, avait un chapeau orné de grosses plumes grises; elle était accompagnée de Pauline Boffet, en jupe de velours loutre et tunique de cachemire de même nuance. Toilette sombre mais de bon goût.

Ernestine Bourdy avec sa sœur, dans une loge, causait à une troisième vieille-garde que nous n'avons pas reconnue; sa capote de velours grenat la fait paraître un peu trop pâle. Ernestine était coiffée d'un chapeau de feutre gris qui ne lui sied pas très bien. Elle manque de distinction, Ernestine.

La baronne de Saint-Ouen avait un joli costume gris garni de passementerie.

Clémentine Sardine, l'une des héroïnes de la bataille dont nous parlions d'autre part, était en grenat.

Léonie de Saint-Matrico, en jupe bleue et corsage peluche grenat, a fait une courte apparition, ayant sous le bras son trop célèbre manteau à carreaux dont elle ne veut plus se défaire.

Clémentine Grosjean portait une jolie toilette grenat; elle attendait, paraît-il, son amie Juliette qui n'est pas venue. Clémentine est toujours mise avec beaucoup de goût.

Marie Vadrouille de Canaudin était en grenadine noire; elle portait un chapeau loutre flanqué d'un gros nœud de surah. Marie Gratton, que nous avons rencontrée dans le promenoir, était en toilette rouge ornée de dentelles. Quant à Louise Torrent, qui nous a paru mélancolique, elle était en noir.

En compagnie d'Ida, qui était en toilette bleue, nous avons aperçu Marcelle Abel qui ne pouvait se laisser d'admirer le désopilant Dubouchet; elle portait une taille garnie de fourrure.

Marie Briot, en robe de soie à carreaux bariolés, se promenait avec Marguerite Kaillou, vêtue de noir.

Non loin de Lucie Maïa nous avons aperçu Lucie la Folle, Fonfon et Fanny Bombance.

Macary était coiffée d'une perruque blonde qui ne lui allait pas très bien et que nous lui conseillons de quitter. Jeanne Childebert et Marie Planche ont été tellement effrayées par l'un des nains mystérieux qui, détendant brusquement son long cou, a allongé vers elles sa tête grimaçante, qu'elles n'ont fait qu'un saut de la piste aux coulours.

L'entracte était à peine commencé que tous les spectateurs se sont précipités dans le promenoir, attirés par les cris de deux de nos épinglées. L'action a été chaude.

Nos lectrices trouveront un peu plus loin d'amples détails sur l'incident Maïa-Sardine, qui certes fera autant de bruit que l'affaire de Francine de la Roche. M. MÉPHISTO.

A la représentation de M. Coquelin

On irait au bout du monde pour entendre Coquelin cadet, aussi le théâtre des Célestins était-il littéralement bondé lundi soir des sept heures trois quarts. Bien des spectateurs ont dû assister dégoûtés à la représentation.

Les épinglées qui étaient assez nombreuses n'avaient pas voulu laisser échapper une aussi belle occasion d'exhiber leurs plus jolies toilettes.

Dans une loge Clémentine Grosjean accompagnée de Marguerite Méphisto portait un magnifique costume de satin broché bleu pâle qui a fait sensation. Elle était coiffée d'une capote de même nuance, Marguerite Méphisto était en noir.

La mignonne Henriette Kaillou resplendissait au premier rang des fauteuils dans une toilette rouge vif qui lui donnait l'air d'un petit coquelicot. Sa sœur et Marie Brut qui n'avaient pu trouver place aux fauteuils étaient à l'arrière. Toutes deux très élégantes avaient avec une jupe de satin blanc un corsage de velours sombre.

La grande Ida vêtue de gris, avait pour voisine, aux fauteuils Marcelle Abel également vêtue de gris. Cette dernière applaudissait avec enthousiasme.

Fanny Bombance en très jolie toilette claire était fort crânement coiffée d'un mignon chapeau canotier qui lui allait à ravir. Elle était accompagnée de Ninette, de concert avec laquelle elle riait de fort bon cœur.

Très sereine et complètement remise de l'algare du cirque, Clémentine Sardine portait une robe blanche qui lui allait fort bien. Non loin d'elle se tenait Annette Bassin en grenat.

La petite Jeanne Childebert qui depuis quelque temps semble délaissée son amie Jeanne Confort, se promenait seule, au foyer pendant l'entracte. Son costume de grenadine blanche à fleurs rouges l'habilite très bien, malheureusement il commence à se faner; ainsi passent les plus belles choses.

Seule dans un coin Ma Mère-Mattend en toilette claire, nous a paru mélancolique. Marthe de la Roche comme presque toujours en noir.

Aurait-elle dit adieu aux riantes couleurs dont elle se paraît jadis. Après tout chaque âge à ses plaisirs, son esprit et ses mœurs, comme disait Boileau.

Toujours séduisante, mais moins poudrée que l'autre soir — ce dont nous la félicitons très sincèrement, Jenny Merluchoon était vêtue d'un très joli costume de velours bleu que nous nous sommes résignés à admirer de loin, la belle s'étant abstenue de sortir pendant les entractes. Dans un coin des fauteuils nous avons entrevu Cloclo et la Pompière toute de noir vêtue. Jeanne Confort avait un très original costume cerise orné de dentelle écarlate. Pendant les entractes Clémentine Sardine se promenait avec Annette Bassin, tandis qu'Henriette Kaillou racontait à Adèle Brun des histoires qui la faisaient rire de bon cœur. Nos compliments à Clémentine Sardine au sujet de sa capote blanche flanquée d'un énorme pigeon.

Jeanne Desaix avait une toilette très élégante. Jupe de cachemire blanc et corsage bleu à plastron de dentelle. Sa sœur Henriette qui bavardait beaucoup avait un costume damassé d'un fort bon goût. La baronne de Saint-Ouin était en broché gros bleu. Comme Clémentine Grosjean, elle écoutait la pièce avec une attention soutenue.

Cette dernière nous a paru fort triste à l'apparition de la courtesane, un retour du passé, voudrait-elle renoncer au demi-monde?

En résumé nous n'avons que des compliments à adresser à ces dames. Nous en profitons. Espérons qu'elles continueront à tenir haut l'étendard de l'élégance et du bon goût et que nous n'aurons bientôt plus que des éloges à leur bailler. M. MÉPHISTO.

NOS BICHES AU BAL

Bal des Folles-Bergères

Le Bal des Folles-Bergères de samedi dernier était beaucoup plus d'animation que les précédents, ce que nous avons été très heureux de constater.

Mesdames les épinglées ont fini par écouter nos conseils, et par trouver qu'il est considérablement ridicule d'être triste et de rêver noir lorsque tout est bigarré, sauf le brouillard, et que les chroniqueurs de toutes les sphères enfantent d'interminables tartines sur les problématiques grelots de la folie moderne, une folie que ses ancêtres doivent considérer comme une personne excessivement raisonnable. Nous espérons que ce renouveau de gaieté ira croissant et que nous devons changer de langage.

Juliette qui n'a fait son apparition qu'à une heure et demie du matin, était vêtue d'une robe blanche avec taille de taille noire, sa perruque blonde poudrée, terminée par une longue tresse, rehaussait sa toilette simple mais d'un goût exquis au sujet de laquelle nous la complimentons.

La petite Camille Flamand qui, sans doute, parce qu'elle ne peut se résoudre à abandonner son costume de page, a passé la plus grande partie de sa soirée à l'Alcazar à faire une courte apparition aux Folles-Bergères. Par extraordinaire, elle était en brun.

Amélie l'Italienne avait sa toilette du Cirque: jupe blanche et tunique de velours grenat, Henriette Kaillou, qui l'accompagnait, avait une toilette claire.

Lucie la Folle, en robe de soie noire avec bras et corsage transparents, mettait comme toujours son exubérance gaie au service de tous les quadrilles dont elle ne rait pas une figure. A un moment donné tous les curieux faisaient cercle autour d'un quatuor de danseurs que nous avons admirés comme eux. Un gigantesque pompier dont l'immense plumet se balançait de droite à gauche faisait vis à vis à Lucie la Folle qui se réjouissait comme une diablesse dans de l'eau béate; de l'autre côté une plantureuse nourrice, dont les mollets épaletaient l'assistance, chahutait en face d'un mignon marionnet dont la fine taille trahissait le sexe. Le quadrille terminé, une salve d'applaudissements a salué ces joyeux danseurs.

Toutes ces dames, pour savoir le nom du petit marionnet, le bombardaient de coups de Cliquot, malheureusement le gâte-sauce est resté d'un mutisme à toute épreuve.

La petite Victorine, en blanc avec de grands gans noir Derby, était avec Marie Brut, également vêtue de noir. Fanny Bombance portait un élégant costume bleu, garni de fleurs. Dans le promenoir, nous avons remarqué Ma-vère-Mattend, Cloclo, et Jenny Lavache en costume de ville.

Une jeune nymphe en costume d'acrobate assez exotiquement copié sur celui de Mlle Renovina, l'avaleuse de sabres du Cirque-Rancy, excitait la curiosité de toutes nos tendresses. Nous leur conseillons de demander à Céline et Henriette Kaillou si elles la connaissent.

Marie Gratton, en rouge avec jabot de Malines, dansait en compagnie des deux Jeanne — Confort, Childebert — qui n'étaient pas costumées.

Nous ne parlerons que pour mémoire de Fonton qui devient de plus en plus folle (sa mère est morte il y a trois semaines!). C'est avec une extrême surprise que nous avons constaté l'absence de Jenny Merluchoon, de Léonie de Saint-Matrico

et de beaucoup d'autres épinglées qui, nous n'en doutons pas, se feront un devoir d'assister en toilette extra-peschut au premier bal d'Olivier Métra, samedi prochain.

Pour samedi. Folies For ewert Que le tout-Cythere se le diset

Bal-Lamotte

ALCAZAR

Foule très nombreuse et surtout très gaie samedi dernier au bal de l'Alcazar. M. Lamotte, le populaire chef d'orchestre, que tout le monde connaît et dont les merveilleux bâtons semblent mettre à tous les têtes en joie, conduisait ses musiciens et ses choristes avec un entrain extraordinaire. Ces voix mâles se mêlant aux éclats des cuivres et aux mélodieux gemissements des violons, produisent le meilleur effet.

On dansait avec beaucoup d'animation. Les quadrilles égayés par quelques joyeuses demoiselles et par quelques boute-en-train offraient aux curieux le coup-d'œil le plus pittoresque.

Toujours gracieuse la petite Camille Flamande, en page blanc, dansait de très bon cœur. Ayant délaissé pour ce soir-là sa perruque blonde, elle nous est arrivée avec une tignasse aile de corbeau, qui la rendait on ne peut plus drôlichonnette. Parmi les costumes dignes d'être cités, nous avons remarqué une espagnole dont le casquin et la basquine ornés de sequins ont produit beaucoup d'effet.

Deux ou trois goumeuses fantaisistes en robes courtes ont été remarquées. Un grand domino jaune qui se réjouissait comme un damné, attirait la curiosité de tous les assistants. Une femme, les cheveux dénoués sur les épaules était habillée en Nana. Habilleusement sommaire s'il en fut, une simple chemise de satin blanc avec une faveur mauve courant dans la dentelle. Un Neptune cuirassé d'écaillés vertes dansait avec un ravissant baby, dont les mollets rouges étaient fort commentés. Parmi les promeneuses non costumées, nous avons remarqué Jeanne Calotte, qui paraissait très gaie. Pour ne pas laisser tarir sa bonne humeur, elle a avalé quelques verres de vin blanc, ce qui du reste ne lui a fait aucun mal.

M. Lamotte qui est allé à Grenoble pour quelques jours, nous promet pour samedi une brillante soirée.

Qu'on se le dise! J. SABATIER.

CANCANS ET POTINS

du Demi-Monde

L'INCIDENT DU CIRQUE

DUEL MAÏA-SARDINE

Clémentine Sardine possédait un amant. Or, Lucie Maïa ayant fait de l'œil à ce gentleman dont la fidélité n'était pas la vertu prédominante, il abandonna brusquement le boudoir de Clémentine pour celui de Lucie; indélicat!

Clémentine Sardine résolut de se venger de ce volage tourtereau — car elle est extrêmement belliqueuse. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Samedi dernier comme elle errait pendant l'entracte dans le promenoir du cirque Rancy, songeant probablement aux toilettes qu'elle inaugurerait postérieurement, elle aperçut sa rivale Lucie Maïa se promenant au bras de l'indiféle.

Elle ne fit qu'un bond et sautant sur le gentleman, elle lui déposa sur la joue une maitresse gifle tout en lui reprochant sa conduite cascadeuse.

Un rassemblement se forma. Le monsieur pour éviter un scandale battit froidement en retraite. Ne le voyant plus, Clémentine exaspérée tomba sur Lucie qu'elle se mit en devoir de corriger vertement.

Lucie qui n'a pas ses mains dans ses poches riposta énergiquement, si bien que les horions se mirent bientôt à pleuvoir, dru comme grêle, de part et d'autre.

Tout allait pour le mieux, et ce duel improvisé

gne d'éloges. Il n'est guère loyal de tomber à six sur le dos d'une femme qui ne demande qu'à terminer une querelle par un combat singulier en bonne et due forme.

Aussi nous exprimons-nous d'adresser nos blâmes les plus sincères aux dames de la vieille garde qui sont venues inopinément mêler de ce qui ne les regardait pas.

Nous n'avons aperçu que deux membres du Royal-Cythere, jeudi soir, à la représentation des *Lionnes pauvres*, aux Célestins.

C'étaient Pauline Boffet et Jeanne Childbert. La première, accompagnée de sa soubrette à qui elle expliquait l'intrigue, portait une toilette bleue très simple; la seconde était toute de noir vêtue.

Nos belles se réservaient sans doute pour l'*Acenturière*. Jeanne Sevez a été vue rue Puits-Caillet, samedi, à deux heures quinze minutes de relevée. Par extraordinaire, elle portait des bas de soie rouge. Cela nous a fortement étonnés, car cette tendresse ne recouvre jamais son dard de velours épiderme, que de bas noirs.

Elle avait, ce soir-là, des bas rouges, mais Dieu sait si elle les montrait! Elle les montrait même un peu trop, elle éblouissait les passants.

Nous apercevons très souvent à la Grotte Jeanne-ex-Gauloise, où elle vient rendre visite à son amie Adrienne; tout en dégustant une chartreuse en sa compagnie, elle lui raconte des petites histoires; Adrienne, qui paraît l'aimer beaucoup, l'écoute en tricotant. Quelle travailleuse, que cette Adrienne Pénélope!

Deux fils de Mars se disputaient le cœur de la gracieuse Jeanne Jeune-France; l'un d'eux porte les foudres de l'état-major, l'autre le numéro d'un régiment haut-côté dans les annales de la bicherie lyonnaise.

Deux rivales se trouvaient en présence : la plume et l'épée. Eh bien, le croiriez-vous, dans cet inégal combat, la plume a remporté la victoire, ce qui prouve que la raison du plus fort n'est pas toujours la meilleure.

Très peu d'épinglées vendredi soir aux Célestins. Nous avons aperçu Jenny Lavache et Henriette Kaillou, qui n'ont pas fait leur apparition au foyer au grand étonnement de leurs amis.

Marguerite Kaillou, toujours gaie, toujours babillarde, était en manteau de velours frappé de couleur sombre; nous l'avons vu pendant quelques instants avec son amie Louise Berger.

Nous apprenons que M^{me} Roussel, l'aimable propriétaire des Deux-Passages, vient d'abdiquer en faveur de l'une de ses hébés, la brune Jeanne qui fit, il y a quelque temps, ses débuts à la Moderne.

Hébé devient Junon. Nos meilleurs souhaits à la nouvelle propriétaire des Deux-Passages. Victorine est une demoiselle qui ne craint ni pluie, ni vent, ni froidure. Vendredi dernier, notre reporter 44 bis, en passant devant le domicile de cette belle-petite, l'aperçut à sa fenêtre regardant tranquillement les promeneurs, sans se soucier de la bise glacée qui lui caressait le visage.

Nous vous eussions crue plus frileuse, mademoiselle. Nous avons aperçu jeudi soir, rue de l'Hôtel-de-Ville, la petite Catherine Plassar, que l'on cite maintenant comme un modèle de sagesse.

Elle était vêtue d'une longue redingote noire à raies rouges, et coiffée d'une petite mascoffe de velours noir qui lui allait très bien. Elle est en train de se transformer en femme sérieuse.

Adrienne Pénélope est joyeuse depuis quelques jours. Il paraît qu'une première doit avoir lieu le vingt-quatre courant au Guignol de l'Argues: Une parodie en 3 actes et 5 tableaux des *Mousquetaires au Couvent*. Aussi annonce-t-elle la nouvelle à tous ses clients, et les invite-t-elle à assister à la première représentation.

dépêchés par la couturière se succédaient sans interruption à la porte. Lorsqu'on vint pour saisir, il ne restait plus que les meubles, qui ne lui appartenant pas, n'ont pu être inventoriés par les hommes noirs.

Le reste: linge, bibelots et toilettes avaient disparu comme par enchantement. Le déménagement à la lune, quoi! Lorsque la belle reviendra, elle trouvera du papier timbré plein sa boîte.

La plus à plaindre en cette affaire n'est pas Annette Grévinette qui, nous n'en doutons pas, se repapillera promptement avec M. Cupidon, mais Cloco qui avait élu domicile chez elle. Aussi a-t-elle mis le linge de côté.

Cette dernière est au désespoir. Marie Vadrouille-Courajod de Canaudin a quitté la Cannebière. Elle vient de faire sa rentrée dans sa bonne ville de Lyon, où elle s'est empressée de rendre visite à toutes ses connaissances des deux sexes.

Elle assistait, samedi dernier, à la représentation du Cirque Rancy. Nous l'avons aperçue, l'autre soir, à la taverne de l'Est, où elle est allée verser un pleur à la mémoire de son ancien patron défunt, le père Papat, qu'elle aimait beaucoup.

Nous sommes persuadés que cette princesse, qui paraît pétrée d'excellents sentiments, n'oubliera pas ses créanciers, que son arrivée inattendue a remplis d'une sainte allégresse.

Connaissez-vous la brasserie des Tricotieuses? Je parierais que non. Hé bien, si vous ne la connaissez pas, allez rue Thomassin. La brasserie des Tricotieuses, c'est la Grotte.

Dans cet établissement, qu'ont illustrés les exploits de Guignol, de Gnafron et de la joyeuse madelon, tout le monde tricotait depuis Margot la Boulotte, jusqu'à Catherine la Stéphanoise.

La plus acharnée est sans contredit Adrienne Pénélope qui, trouvant toujours quelque maille défectueuse, recommence parfois dix fois son ouvrage avant d'arriver à la perfection.

Autrefois, Marie la blonde confectionnait des bas rouges. Catherine de Placard, au temps où elle servait des bocks, s'adonnait, elle aussi, à cette suave distraction.

Nous sommes persuadés que les serveuses de la Grotte réservent le fruit de leurs labeurs à leurs clients privilégiés. Pour ma part, je vous le confesse, je serais très fier de porter des chaussettes tricotées par Mademoiselle Pénélope.

Le lilas blanc devient à la mode. Depuis quelque temps nous remarquons que les corsages en sont plus ornés que de lilas blancs venus du pays du soleil provençal, aux chauds baisers duquel ils doivent leur éclatante prématurée.

Une bonne femme débite cette fleur à l'entrée des Folies-Bergère, et nos belles petites en font une énorme consommation.

Eh bien, monsieur le Camélia, est-ce que vous consentirez à vous laisser détronner? Nous avons trouvé ce matin, dans notre boîte, le billet suivant sur Bristol orné d'une couronne de marquis: « Seriez-vous des fumistes, messieurs? Nous n'avons pas encore aperçu Juliette, qui doit être encore à Nice! »

Quelle estime que nous ayons pour l'illustre Sapeck, nous ne nous sommes pas montrés fumistes en cette occasion. Juliette est dans nos murs. Pourquoi cette tendresse, depuis son retour de Nice ne se montre-t-elle plus au Casino, au Skating, à la Scala et dans les théâtres où elle avait coutume d'étaler ses brillantes toilettes, voilà ce que nous ne saurions dire?

Nous lui conseillons d'être moins casanière, car si elle continuait à garder le boudoir, une révolution pourrait fort bien éclater dans le high-life. Une chose nous intrigue. Pourquoi la petite Marie Bouvier fréquente-t-elle aussi assiduellement la brasserie de l'Est. Ce n'est pas un reproche que nous lui adressons, car la taverne de l'Est est une des mieux fréquentées de notre ville. Mais nous soupçonnons fort cette demoiselle de ne point venir à l'Est dans l'unique but d'y boire des chartreuses où d'y contempler les peintures de Saint-Cyr-Girier.

un peu trop consulté les trois étoiles en question au sujet du nouveau ministère. Nos lectrices n'ignorent pas que Claudia a quitté la brasserie du Nouveau-Monde il y a quelques jours.

Mardi soir une grande débacle s'est produite à l'établissement de la rue Dubois. Marie et Paméla qui étaient légèrement pompettes — comme on trouve de jolis petits mots pour dire des choses qui ne le sont pas — Marie et Paméla dis-je, ont après quelques potes discussions quitté simultanément leurs tabliers et leurs sacoches et sont parties à la grande satisfaction des consommateurs.

Le patron a fait maison neuve. La petite Catherine des Jacobins que nous appelons Catherine Candide à cause de l'incarnat pudique qui couvre ses joues et de la manière ingénue dont elle baisse les yeux, sert depuis quelques jours au Nouveau-Monde où elle est fort aimée.

Joséphine Bernard qui vient de rentrer à la brasserie du Rhône où animée d'un zèle inaccoutumé elle servait toute seule dimanche, a été vue la semaine dernière à une encaillure de l'Américain-Bar en compagnie de sa bonne. Madame possède une camériste maintenant!

Mince de luxe! Nous conseillons à cette soubrette de faire remarquer à sa maîtresse qu'elle ressemble en tous points à la Vénus callypige si elle veut conquérir ses bonnes grâces.

Nous savions bien que depuis quelques jours Catherine avait quitté la Moderne, mais ce que nous ignorions c'est la cause pour laquelle elle s'était éloignée de cette Brasserie.

Il paraît que demoiselle Catherine abusait prodigieusement des liqueurs fines à tel point qu'à midi il lui arrivait parfois d'être légèrement pompette. De grâce, belle hébé, montrez-vous moins amoureuse des fioles de chartreuse.

Une nouvelle étoile à signaler dans le régent des serveuses de bocks. Je veux parler de la pétulante Anna d'Arc surnommée la « pucelle » lors de son séjour à Marseille.

Cette demoiselle qui a fait ses débuts à Lyon, il y a quelques mois, à la brasserie du Sud, vient de reprendre la sacochette pour entrer à la Moderne où ses adorateurs qui presque tous sont des fils de Mars, se pressent en foule. Aucun d'eux ne semble croire au fallacieux surnom dont les Phocéens l'ont gratifiée.

La galerie artistique de MM. Joguet éveille chaque jour la curiosité de nos belles-petites. Elles ne peuvent passer sur la place des Jacobins sans aller admirer les portraits qui sont exposés.

Nous en connaissons plus d'une qui serait fort heureuse de figurer parmi les artistiques photographies de la dite galerie. Cet amour de l'exposition doit amener bon nombre de gentils minois devant l'objectif de MM. Joguet.

La petite Catherine Placard a parait-il fait l'acquisition d'un chapeau absolument semblable à celui qui portait l'Égyptienne du bal des Folies-Bergère.

Cette belle petite est allée trouver MM. Poyard à la chapellerie des Négoçiants et s'est commandé un chapeau qu'elle compte arborer prochainement.

Elle a bon goût la petite Catherine, car le d'Artagnan fantaisiste de la mystérieuse égyptienne a fait sensation samedi dernier au bal des Folies-Bergère.

Décidément, nos belles demi-mondaines sont comme les moutons de Panurge! Oyez plutôt: Après Juliette, Mathilde, après Mathilde la Suisseuse c'est Marie Roux, qui, accompagnée de Ma Mère-Mattend, se rend chez MM. Joguet frères, pour se faire portraiturer.

Nous avons rencontré ces deux biches mercredi dernier à trois heures, dans l'allée de la maison qu'habitent ces habiles disciples de Nadar, où elles examinaient avec intérêt le portrait de plusieurs de leurs petites amies.

Jenny Sphinx la terreur des logogryphistes, attend toujours le retour du roy. En apprenant la proposition de loi contre les prétendants, cette demoiselle bien pensante, s'est empressée d'arborer en guise de broche, un superbe lys en cailloux du Rhin, emprunté à des carafes légitimistes.

Il n'y a pas de nom sera très flatté d'apprendre qu'il a à Lyon une hébé dévouée. En attendant que ce descendant du roi vert-galant ait trouvé l'hermine nécessaire pour se confectionner un ulster royal, nous conseillons à Jenny Sphinx d'abandonner son fichu Charlotte Corday que le lys dont elle l'orne semble scandaliser et qui ne lui sied pas très-bien.

Irma, la brune Irma de chez Lafond, a des peines de cœur. Cette belle serveuse dont le profil athénien a beaucoup d'admirateurs, ne cesse depuis quelques jours de verser des pleurs dans les gilets de ses clients. Les hommes la trompent constamment. Elle commence à trouver l'amour excessivement ridicule et proclame bien haut la perfidie du dieu Cupidon.

Ah! que n'a-t-elle une carabine Flaubert pour aller en compagnie de M. Grévy faire une guerre acharnée aux paisibles et inoffensifs rongeurs que le bon Lafontaine illustra jadis dans ses fables!

Hosannah! Hosannah! Elisa Béligand est de retour. Au grand désespoir de tous les fils de Mars que compte la ville de Moulins, elle vient de faire sa rentrée en compagnie de sa mignonne petite Lisette.

Mlle Popette la chienne de Jenny Merluchon a été fort heureuse d'apprendre le retour de sa petite camarade. Nous espérons rencontrer samedi Elisa Béligand au bal d'Olivier Métra, où sa gaieté, jointe à celle de Lucie la Folle, stimulera toutes nos épinglées.

Depuis son arrivée, elle ne quitte plus la brasserie du Siècle, où elle raconte à ses amies ses petites aventures de voyage. Claire du Lycée ne quitte pas sa brasserie lorsqu'elle est de sortie. Ce qu'elle absorbe de chartreuses, de bocks et de fines champagnes lorsqu'elle est libre, c'est incalculable. C'est un véritable tonneau des Danaïdes, cette demoiselle.

On pourrait lui appliquer le fameux refrain de Libert: Elle prit un verre de Malaga Sacrédié, Sacrédié Ensuite elle en redemanda Sacrédié, Sacrédié La bouteille entière y passa Sacrédié, Sacrédié Je m'dis où m'est-elle donc tout ça Sacrédié, Sacrédié.

Depuis que le soleil daigne nous honorer de ses rayons et nous donner pour ainsi dire un à compte sur le printemps, les promeneuses deviennent de plus en plus nombreuses au parc de la Tête-d'Or.

De nombreux coups sillonnent les allées de cette promenade à la mode. Le chalet est tous les jours pris d'assaut par nos tendresses que le grand air a mises en appétit et qui tout en croquant une pâtisserie viennent déguster un verre de malaga ou de madère.

Parmi les épinglées que nous rencontrons le plus souvent au parc, je citerai Joséphine la Plantureuse, Clémentine Sardine, Caro, Fanny Bombance, Pauline Boffet, Fonfon, Marthe de la Roche, la Baronne de St-Ouin, Mme Oudry, la baronne de Waldeck, Léonie de St-Matricon, etc.

Esperons que ce beau temps continuera et que nous passerons sans transition au véritable printemps, celui qui fait éclore les paquerettes et chanter les mésanges.

Au milieu de toutes les princesses du high life qui se pressaient lundi dernier à la représentation de Coqueulin, au théâtre des Célestins, nous avons aperçu la sémillante Rachel Mignon, qui applaudissait fort le grand artiste récitant le joli monologue *La Situation*.

Rachel était toute de noir vêtue, ce qui lui donnait un petit air intéressant. Grande animation à la Taverne de l'Est. Les hébés sont dans des trances continuelles. Par ce temps agité où les ministères durent ce que durent les roses, sans cependant effrayer M. Cocheroy toujours solide sur ses foudres, on n'est jamais sûr de conserver son portefeuille.

Le remaniement du personnel de l'Est, annoncé depuis si longtemps, n'est pas encore fait; cependant M. Balpétré y pense très sérieusement. La débacle est imminente. Aussi tremblent-elles comme des feuilles, les serveuses actuelles. Il y a de quoi!

La belle Juliette a été aperçue dimanche soir à minuit dix sur le trottoir droit de la rue de l'Hôtel-de-Ville. A n'en pas douter, cette tendresse se dirigeait vers la brasserie de Jacobins pour y humer le kummel ou la quatre-étoiles de la dernière heure avant de regagner son lit, où l'attendait blottie dans les dentelles.... Eh bien non, ce n'est pas ça! Vous avez toujours des idées folichonnes, lectrice. Savez-vous qui l'attendait blottie dans les fines dentelles? Hé! Morphée, pardine!

fond, mais ce que je puis affirmer c'est que les deux belles ne se quittent plus et qu'elles n'ont aucun secret l'une pour l'autre. Pourvu que cela dure!

Que venait donc faire à la Grotte, mardi après minuit, deux des prétresses de Gambirius qui sacrifiait à la brasserie du Lycée: Alice la stéphanoise et Amélie la linotte? Auraient-elles l'intention de détourner Guignol de ses devoirs? Que M. Bosredon se méfie.

Lucie Delorme fait en ce moment avec Mariette le plus bel ornement de la Taverne Anglaise. Bonne fille, Lucie et avec cela lettrée à rendre des points à Mme Edmond Adam.

On illuminera aujourd'hui à la brasserie du Télégraphe si M. Cocheroy conserve son portefeuille. Justine et Cloco en tiennent pour se ministre, car elles disent qu'il est fidèle.... à son portefeuille. C'est toujours quelque chose. LUCCIANI.

LA « BAVARDE » A NICE

Pauvre Annette Grévinette! Partie de Lyon avec un joli assortiment de costumes, du linge, des bijoux, un minois charmant, des yeux assassins, une bouche adorable, assez spirituelle, révant Monaco, et ses *louis* d'or (sur tout ses *louis* d'or). Après quelques jours de repos à Marseille, pleine d'espoir, semblait à un enfant gâté qui n'a qu'à témoinner un désir pour qu'il soit satisfait, Annette est arrivée à Nice comptant sur beaucoup de succès, Grévinette descendit à la Maison dorée, établissement à la mode où la haute bicherie se donne rendez-vous pour souper, après le dernier train de Monte Carlo, le train des décaqués.

Son idée fixe était Monte-Carlo avec sa roulette, son trente et quarante, ses salons, où elle espérait rencontrer un riche nabab, prince ou duc, qui aurait mis à sa disposition, voiture, chevaux, domestiques et sa bourse.

Tous les jours invariablement on pouvait rencontrer Annette à la Gare, partant pour le pays de la roulette par le train de midi quarante minutes. Quelque fois incolorablement, elle manquait le dernier train qui ramène les décaqués à Nice; Grévinette couchait alors de préférence à l'hôtel des Bains, légendaire pour sa vaste gare. C'est là que Grévinette finit d'achever ses études sur l'élevage des lapins, d'après les leçons reçues par des maîtres Russes, Anglais et Polonais.

Cela a duré pendant plus d'un mois, faisant la navette, perdant aujourd'hui, gagnant demain, vivant d'espérance. Fatalement Grévinette devait rencontrer son cheveu blanc. Malheureusement elle l'a trouvé plus facilement que le riche protecteur rêvé, car Grévinette est absolument décaquée, et adieu rêves dorés, fantastiques, adieu voiture, chevaux, domestiques. Désillusionnée, Annette maudit Monte-Carlo et son luxe, elle ne demande qu'à retourner à Lyon.

Pour comble de malheur son propriétaire et restaurateur l'a priée gentiment de quitter la Maison dorée ne pouvant pas payer sa note. Pauvre Grévinette. CONCERT DU PALMIER. — M^{me} Josepha, chanteuse comique, bien connue dans votre ville, a débuté la semaine dernière au concert du Palmier. Elle ne chante pas ses créations, mais en revanche elle a un entrain du diable et possède une belle voix.

La sémillante Jeanne Favier, la brune petite boulotte aux yeux noirs, la femme aux riches et éblouissantes toilettes, aux bijoux superbes et nombreux, doit nous faire ses adieux ce soir. Elle nous quitte pour retourner à Avignon, où son petit homme chéri l'attend avec impatience. Elle sera beaucoup regrettée, car elle est bonne enfant et excellente camarade. VICTOR LEON.

LA BAVARDE est en vente dans tous les kiosques, chez M. Salengo, libraire, boulevard du Port Neuf, et chez M. A. Cartes, papetier, rue de France, 3.

ECHOS DES THÉÂTRES

Grand-Théâtre En présence du succès de *Peau d'Ane* la direction va faire tous ses efforts pour obtenir une prolongation de traité, afin de permettre au public lyonnais d'assister encore à quelques représentations de cette féerie.

Théâtre des Célestins En dehors des deux représentations de M. Coquelin, la direction nous a donné cette semaine « les *Lionnes pauvres* » d'Emile Augier. La pièce est supérieurement interprétée par M^{me} Antonelli et M. Gerbert. MM. Dumoraize, Roger et M^{lle} Jeanne Bernhardt, méritent aussi des félicitations.

Théâtre-Bellecour Hier soir, M. Falbot, l'éminent artiste de la Comédie Française, a commencé la série de ses représentations par *l'Avare* et le *Malade imaginaire*. Nous en rendrons compte dans notre prochain.

Mort de M. Train On annonce la mort d'un ancien artiste des Célestins. M. Train, qui remplissait vers la fin de l'empire, les rôles de jeune premier. M. Train quitta Lyon pour entrer au Gymnase, il alla ensuite en Russie.

Casino Le succès des *Crigno* ne se ralentit pas. Ces artistes surprenants sont, chaque soir, applaudis avec enthousiasme dans leurs différents exercices.

Le petit Norbert, cet artiste minuscule qui possède un peu de talent de toutes les étoiles parisiennes, Libert, Paulus et Bourghes, obtient toujours un immense succès dans ses différents chahuchetés. Aussi gracieux sous la robe, il fait la plus délicate petite Bonnaire qu'on puisse rêver.

M. Doué, le comique satirique bien connu, est chaque jour rappelé dans ses différentes créations. A la *vaupier* obtient beaucoup de succès. Mlle Daubigny, Mlle Paulac, Mlle Jeanne Ferrin, MM. Prudhon et Ravix complète cette intéressante troupe.

Cirque-Rancy Foute immense samedi dernier au Cirque-Rancy. Les épinglées, dont nous décrivons les toilettes d'autre part y avait été attirées par les débuts de la troupe Chiesi. La grâce, la souplesse et la foudroyante vitesse avec lesquelles ces charmanes artistes exécutent leurs exercices étonnants, leur ont valu de chaleureux applaudissements. Quelle légèreté messeigneurs!

Mlle Renovina avale toujours des sabres avec une prodigieuse facilité. Quant à Miss Kaira et M^{lle} Olga, elles sont chaque soir chaleureusement applaudies. En vrais papillons elles exécutent sur le trapèze les plus beaux et les plus surprenants qu'on puisse rêver. M^{lle} Diomira et Elvira Magni sont toujours les deux gracieuses écuyères pour lesquelles tant de gants se sont rompus dans l'empirement des braves. M. Alphonse Rancy et ses quatre étalons sont accueillis avec enthousiasme, ces quatre magnifiques chevaux, présentés en liberté, sont d'une docilité surprenante.

M. Rancy nous annonce, en outre, pour bientôt les débuts des frères Gozzini et de MM. Lauch et Fox, deux des plus forts gymnastes de l'époque. Encore deux nouvelles attractions. Abachi et Muzuz sont plus légers que l'air; Dubouchet et Alphonso sont les plus amusants des clowns. *Rancy for ever!*

Scala-Bouffes Trewey parti jeudi en nous offrant pour la première fois son merveilleux travail des bûches acrobatiques, a cédé la place aux frères Conrad, les plus merveilleux virtuoses qu'on puisse rêver. Leurs violons, qui semblent faire partie intégrante de leurs individus, ne les gênent aucunement pour faire leurs cabrioles fantastiques. Avec cela ils jouent toujours et Dieu sait avec quel talent ils manient l'archet. Nous les recommandons aux amateurs d'extraordinaire.

M. Nival est très applaudi dans sur le Boulevard qu'il dit très bien et Mlle Marie Blanc très drôle dans l'*Orphion du Cottillon* qu'elle accompagne de gestes fort comiques. M. Deverny est désolé dans le *Gargon d'Hotel* qu'il débite avec une foudroyante volubilité, il obtient chaque soir beaucoup de succès, ainsi que M. Perez que nous félicitons de la façon dont il nous dit *C'est la logique*. Mme Armand dit très finement *Valsez et l'Amour n'a pas de Saison*; quant au danseur Faure, il est d'une légèreté qui lui vaut de nombreux applaudissements.

Mlle Céline Muguet, qui possède de charmants costumes, est ravissante dans *Bertha* et le *Champagne Flora*. Elle danse avec une grâce inimitable, aussi est-elle chaque soir rappelée avec enthousiasme. Félicitons aussi Mlle Granier qui chante avec le son fons et l'entrain désirables *Si j'avais des bretelles*. M. Flory toujours aussi fin et aussi spirituel, est fort applaudi dans *Prendre quelque chose* et les *Etoiles* qu'il dit d'une façon inimitable. D'ORSAY.

MOT CARRÉ

Nom de femme est mon u; mon deux me fait crier, S'il vient de mon tailleur, ou de mon condorrier; Dans maintes constructions, vous voyez mon trois; [sème] Que j'aime à m'endormir sur un beau quatrième! YVES ROGER.

CHARADE

Mon u, qui vient aux pieds, est instrument (de chasse) On hérit le mortel qui vous en débarrasse! Après avoir passé de terribles moments.... En mon deuxième, on loge une femme (Mascotte); C'est la demeure aussi de chiens remplis (de crotte). L'on peut voir mon entier à tous les monuments. (ments). ACHILLE.

Solution du dernier numéro de la « Bavarde ».

Mot de la Charade: CORNEMUSE. Ont trouvé les solutions: Maître Martineau; Eugénie Sphinx des Jacobins; Cravache à Valence; Le joli petit piston à Lyon; 7 en 20; J. S. P. R.; Hubert dit tête de pipe pensionnaire à la Charité; Yves Rogne; père Grubias à Lyon; I. R. L. C. sans poils à Valence; Siro-Ooco, ex-albâtre de la 43^e à Paris; Espérom Arthur; Camille Flamand; I. D. R. S. T. à Valence.

Le cercle de l'habli on fait; Komako; Rokitas; Gy-m-n-ange; Louise Lafroid; Achille Lobouillan; Augustine et son amie Eugénie à Paris; A. Louffin à Paris; Le chevalier Desgrieux à Lunéville; P. Tard à Paris; Vadrouillard à Clermont-Ferrand; Un offrand à Malzéville; Juane de la brasserie de l'Étoile à Paris.

Les abrutis de l'usine J. C. à Malinges (Jura). Henri Rouleau à Paris. H. G. du quartier à Paris. Marie Bellanges à Paris-Montmartre. Son petit cousin à Lyon. Signor Eovers. La plus jolie hébé de la brasserie de la Roche à Paris. Nourigat Bruno. Agapiéon, commis épicière à Nancy. Louise Dorel, casino de Figeac. Anna B., Marie R., Marie L. et Berthe Guenille.

PETITE CORRESPONDANCE

Docteur Tévergny à Lyon, merci, mais faites plus dans cadre du journal, moins élogieux, plus naturel, continuez nous aimable collaboration. — Jacques Cellule à Lyon, arrivé trop tard, ce sera pour prochain numéro. — Kins-Kassis à Béziers, merci, comptons sur vous. — Fabius à Lyon, arrivé trop tard ce sera pour prochain numéro. — G. Montpillet à Lyon, réservé pour prochain numéro. — Henri Bertrud à Lyon, on sera pour prochain numéro de votre amabilité dédicace. — E. Duval de Grasse, merci, ce sera pour prochain numéro. — Carolus à Cote, merci, comptons sur vous. — Clairvoyant au Havre, merci, continuez nous. — Un photographe à Lyon, tenons espérances à votre collaboration, continuez vos portraits réussis. — D. Masque ou à Paris, merci, comptons sur vous. — Un étudiant à Paris, merci, envoyez encore.

RÉDACTION

10, Rue du Croissant, 10

PARIS

LE CALICOT

ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6

LYON

JOURNAL DES COMMIS EN NOUVEAUTÉS

« Mettez l'article en mains »

Mettez l'Article en mains LA PÉTITION DE LA RUE DU SENTIER. — LA DÉSŒUVRÉE

Lire à la 2^e page

LA SILHOUETTE DE

Marguerite la Moscovite

Sommaire

Notre programme : LA RÉDACTION. — Lettre d'adhésion : A. D'ENNERY. — Mettez l'article en mains : ANATOLE. — La pétition de la rue Du Sentier. — La Désœuvrée : ÉDOUARD. — Le Calicot (poésie) : ALPHONSE PITOU. — Pétition : NINI FRANCOEUR. — Petites Nouvelles : L'HOMME A LA FOURCHETTE. — Feuilleton : LES BAZARS DE L'AVENIR.

NOTRE PROGRAMME

Notre titre dit ce que nous voulons défendre les intérêts de la corporation si intéressante des employés des trois sexes, qui débitent des rubans et des clyso-pompes dans les grands bazars en renom.

Nous sommes méconnus. On nous traite avec un sans gêne qui n'a rien de convenable. Cependant nous avons eu, nous aussi, nos célébrités.

Le Calicot — article solide, de toute durée, bonne largeur — sera le défenseur naturel des commis en nouveautés et autres demoiselles de magasin.

Là-dessus, messieurs, à vos rayons. LA RÉDACTION.

Lettre d'adhésion

Nous sommes fiers de mettre sous les yeux des clients la lettre suivante qui nous est adressée par le plus éminent dramaturge du siècle :

« Mes chers camarades,

« Je suis avec vous. Je ne puis renier mon origine. Avant d'assembler les ficelles du drame, j'ai noué les paquets sur le comptoir. Les premières pièces que j'ai maniées étaient des pièces d'étoffes.

« Qui, calicot, j'ai été calicot. Ça va peut-être embêter Jules Verne, qui n'a jamais été marin.

« C'est en débitant du madapolam extra-fort et des layettes d'enfant, que j'ai appris l'art si difficile de faire pleurer le poulailler à la Porte-Saint-Martin et le paradis à l'Ambigu.

« Je vous souhaite une heureuse guelte. Allez, mes camarades !

« A la Grâce de Dieu.

« A. D'ENNERY.

« N. B. — Quand j'étais calicot, Dennery s'écrivait sans particule. Cent mille francs de rente ramassés sur la scène valent bien cette petite satisfaction orgueilleuse. A. D'E.

Mettez l'article en mains

Je n'ai pas une grande habitude de la plume. Nous ne nous servons guère que du crayon. On me demande une chronique, je vais essayer. Je demande seulement l'indulgence du lecteur.

Il y a dans la profession un cliché qui mérite d'être relevé, c'est après le fameux : Avec ceci médéme ? l'éternel : Mettez l'article en mains. C'est une invitation commerciale, rien de plus. Ne soyez point tenté d'y voir la moindre pensée coupable.

Un membre du Caveau me disait l'autre jour que ce titre conviendrait merveilleusement à une chanson à tiroirs. C'est possible, j'aurais garde de l'essayer. Je n'ai jamais fait qu'une fois de la poésie.

Je tenais l'article de Paris, à côté d'une petite brune qui tenait l'article soierie. Elle portait un nom radieux : Rosalie. Je me mis en tête de publier sur elle un quatrain que j'envoyai au Tam-Tam :

Oh ! non, ce n'est pas un oubli ; Oh ! ne croyez pas que j'oublie Que vous êtes, ô Rosalie, Une bien belle rose à lit.

Il y a le trait, pensais-je : quel ravissant calembourg ! Et, machiavélique comme tout calicot qui se respecte, je m'arrangeai de façon à ce que ma bien-aimée achetât, la semaine suivante, le

généreux Tam-Tam. Je lui annonçai un article drôlichon sur les épinards — elle était folle des épinards. Ça se comprend, elle était blonde.

Samedi matin, j'arrivai au magasin, radieux, c'était le jour solennel. Elle avait acheté le Tam-Tam. Elle me le tendit. Je lus dans la petite correspondance cette réponse terrible :

« ANATOLE, des Six Magots. — Il faut être absolument idiot pour pondre des quatrains comme celui à Rosalie... A. B. COMMODORE.

La fièvre poétique, depuis ce jour, est brisée en moi. Mon ami le chansonnier en sera pour ses conseils.

Cependant j'y songe. Si j'avais tout simplement employé le vocable de la profession : mon quatrain y eut gagné. « Mettez l'article en mains » était absolument de circonstance. Quand j'aimerais une autre Rosalie, j'écrirai :

Ma toujours très tendre Ame Vous suit par les chemins Avec ceci, madame, Mettez l'article en mains !

Un petit chef-d'œuvre, n'est-il pas vrai ?

Cette chronique sera forcément courte : je ne sais plus quoi dire. On fait ce qu'on peut, ça tient lieu du reste.

J'ai jeté mon cri, je le répète. Gommeux, qui croyez vos maîtresses des vertus, mettez l'article en mains. Peuple, qui croyez vos députés des aigles, mettez l'article en mains. Clients, amoureux, électeurs, mettez l'article en mains.

Mais si, passant le soir sur les boulevards extérieurs, une ombre vous glisse dans l'oreille le refrain du calicot, ne vous rendez à son invitation — qu'avec des gants. ANATOLE.

La pétition de la rue du Sentier Une délégation des commis de nouveautés s'est présentée chez M. Jules Grévy et lui a lu la pétition suivante, couverte de vingt mille six cent soixante-trois signatures, sans compter les pochons.

« ILLUSTRE M. GRÉVY, « Considérant que la France est un immense bazar, vous en êtes le chef de rayon. La République, qui a détruit le Louvre — en tant que palais royal, est avant tout un gouvernement à Bon Marché. Pourtant les vivres sont chers.

« Les Deux Magots qui président, l'un le Sénat, l'autre la Chambre, n'ont encore mis à l'ordre du jour aucune motion capable d'assurer le pain du Pauvre Diable.

Nous avons compté sur le Printemps. Mais il pleut comme il n'a jamais plu, et pourtant il nous plairait qu'il ne plût plus. M. Jaluzot a un parapluie et s'en bat l'œil. Pendant ce temps, la Ménagère se déssole et la Belle Jardinière s'enrhume au coin du bauc.

« Passera-t-il encore beaucoup d'eau sous le Pont-Neuf avant de voir se réaliser nos secrètes espérances ?

« Hélas ! nous le croyons, c'est en vain que Mme Wilson, la Belle Châtelaine, plaide pour les Fabriques de France. La Ville de Paris disparaît sous la pioche des démolisseurs.

« Saint Joseph, intercédiez pour nous ! » Plaintes vaines. Il nous faudrait un Phénix pour mener à bien la barque. Et nous n'avons qu'un président-Pygnalion se mirant dans son chef-d'œuvre.

« Ça ne peut pas durer plus longtemps. Nous mangeons dans des sous-sols mystérieux, des haricots plus mystérieux encore.

Nous en sommes réduits, M. le Président, à avaler nos fourchettes pour ne pas mourir de faim.

« Vous êtes un bon papa économe ; vous touchez le prix de vos loyers consciencieusement, vous visitez les pipelottes de vos immeubles toutes les semaines. Mont-sous-Vaudrey ne jura que par vous. Ayez un bon mouvement, songez aux calicots.

Suspendez vos saucisses dans la cheminée, et la politique au Sénat. Tout pour les affaires.

Sinon, c'en est fait de la France, car

les calicots poussés à bout se lèveront comme un seul pont-levis et renverseront les temples de la fanfreluche, au grand désespoir des belles oisives.

Suivent les signatures. Le Président à la lecture de ce document, a illuminé d'un bon sourire sa face simiesque.

« Mes amis, je ferai mon possible. Je vais en parler tout à l'heure à mon gendre.

Puis il a reconduit ses solliciteurs. Une fois dehors, il leur a crié du haut de la rampe.

« Je ne vous invite pas à dîner, ma femme n'a mis ce soir, que la soupe et le bouef... !

SÉRIE D'ÉTUDES

La désœuvrée Cinquante ans, veuve pour la troisième fois. Un officier a remplacé un professeur qui avait remplacé un magistrat. L'officier était le neveu ; dix ans de moins qu'elle. Le fourreau use parfois la lame. Il est mort. Elle est en deuil. Deuil coquet qui sent bon.

Elle ne visite que les grands magasins, le Louvre, le Bon Marché, le Printemps. Elle arrive vers deux heures. Il lui faut une chaise. Elle s'assied et durant une heure fait dérouler les pièces d'étoffes les plus lourdes et les plus loin.

Elle examine avec son lorgnon d'écaillé, comme à la loupe. Elle n'a nullement l'intention d'acheter.

Elle assiste à toutes les mises en vente de saison, comme d'autres assistent aux premières. Une exposition de gants l'emporte sur une exposition de peinture. Elle ne veut manquer aucune occasion. Son nom est à la caisse. On lui adresse les catalogues nouveaux. Elle reçoit les plus modestes prospectus.

Elle n'achète jamais. Quand elle a suffisamment cramponné le jeune premier en nouveautés, elle descend au salon de lecture, jette un coup-d'œil sur les récentes nominations, promotions dans l'armée, dans la magistrature ou dans l'université.

De là, elle va luncher. Les petits fours sont offerts gratuitement aux visiteurs.

« Deux doigts de Porto... oh ! deux doigts seulement, j'ai le cœur malade. S'il y a à ascenseur elle en profite.

On lui offre un bouquet, les jours gracieux, où la violette de Parme, donne tant d'éclat au magasin « frais comme son titre ».

Elle rentre chez elle à six heures, très fatiguée. Elle s'endort avec des poses nonchalantes, la conscience légère, sans se demander de quel droit, elle a mangé des Palmers, bu du Porto, accepté des violettes et embêté durant une heure, un pauvre commis qui n'en pouvait mais. EDOUARD.

LE CALICOT Il a pris pour sceptre son aune Et le comptoir de bois pour trône, Humble comme un coquelicot Le calicot.

Il porte des habits de coupe Avec de longs souliers en poupe, Pourtant il n'a pas l'air jocko Le calicot.

Aussi galbeux qu'un gentilhomme Il est le plus pschutt de la gomme, C'est un amoureux sirocco Le calicot.

Et, soir et matin, les clientes, Disent de leurs voix émollientes ; « C'est égal, c'est un fier coco, Le calicot ! »

O puissance de la toilette Lorsque Vénus tient la roulette C'est tous jours lui qui fait banque, Le calicot.

Près de Nana, la polyglotte, Mème en plein triomphe, il dégote Tous les boyards de Monaco, Le calicot.

Car toute femme un peu chognoise Qui veut voir le plaisir en rose Demande, le soir, aux échos, Des calicots. Alphonse Prrour.

Protestations MONSIEUR Pourquoi y a-t-il des jeunes gens préposés à la vente des chiffons ? Pourquoi des hommes dans un travail qui convient aux femmes ? Je veux être sérieuse. On ne peut pas toujours rire.

La lingerie est tombée, on ne coud plus à la main. Le nombre des lingères est trop élevé, partant celles qui sont, gagnent à peine vingt sous par jour.

On fait la dentelle avec la machine, la broderie à la machine, on coupe à la machine les étoffes les plus minces, on fait à la machine jusqu'aux boutonnières. Il n'y a plus de piqueuses de bottines, on pique les bottines à la machine.

Que sont devenues les lingères, les dentellières, les brodeuses, les passementières, les apprêteuses et les piqueuses de bottines ? Personne ne s'est posé cette question.

Il y aurait égalité d'existence, si les magasins pour femmes, avaient confié à des femmes la vente des colifichets.

Mais non, on a gardé dans le comptoir des gaillards robustes, qui mesurent du velours, épinglent de la soie, habillent des mannequins, empaquent des tournures, vendent des corsés. Tandis qu'ils usurpent ainsi nos places légitimes, des jeunes filles souffrent des allumettes, travaillent dans la sellerie ou balayent les rues avec un balai — ce qui est plus honnête que de balayer le trottoir avec sa robe.

Je m'imagine, moi, Nini Francoeur, demoiselle de magasin, qu'on pourrait très bien renvoyer, les grand imbéciles, qui étirent derrière leurs rayons des bras paresseux, et les remplacer par des femmes, moins fortes, et qui trouveraient là un travail en rapport avec leurs facultés.

Toutes ces jolies raies au milieu du front, tous ces gandins de la nouveauté me mettent dans une colère bleue. Ils sont peut-être cause de la chute de ma sœur. Nini Beauvieux, qui, faute d'ouvrage dans sa branche, a dû mettre au service des noctambules, un corps qui méritait mieux.

Je vous dis ça brutalement. Je ne sais pas faire de phrases, moi, si ça vous fâche, vous ne publiez pas ma lettre, voilà tout, si ça ne vous fâche pas, vous la publiez et je vous aimerai bien.

Aussi vrai que je le signe NINI FRANCOEUR.

Toutes les opinions sont libres. Nini Francoeur a peut-être raison. Elle a peut-être tort. Elle me promet de m'aimer si je publie sa lettre ; ma foi, pour l'amour de Nini Francoeur on peut bien faire ça !

Petites Nouvelles. M. Jaluzot vient de faire recouvrir son célèbre parapluie. Le marchand riait comme une baleine.

On parle de reprendre à l'Opéra-Comique « l'Étoile du Nord ». Les toiles du Nord, s'est écrit Georges Baillet, voilà qui est fameux pour faire de bons draps.

Un individu gesticulait d'une façon insolite, hier soir, dans le faubourg Montmartre.

Il a déclaré aux agents qu'il était porteur d'un complet à vingt-deux francs, absolument inusable.

On a reconnu qu'on avait affaire à un fou. Il a été envoyé d'urgence dans un hôpital d'aliénés.

Madame Alice (de l'Elysée) a pris un petit pain gratis aux grands magasins du Louvre.

Toujours généreux dans cette famille-là.

Mademoiselle Louise Michel séduisante brune, a commandé un assortiment complet de bas bleus.

Elle compte les revendre à Hubertine Auclerc, à Olympe Audouard, à la marquise de Sade, à Madame Edmond Adam, à Mlle Marie Dumas.

Marie Krynska, le rasoir féminin de la Bohême, refuse des bas-bleus, elle est vouée au jaune — comme ses amis.

Lu sur la devanture d'un grand magasin de nouveautés :

Enfin ! nous allons donc pouvoir vendre à vil prix ! C'EST ! C'EST ! C'EST LA FAILLITE

La plus frauduleuse qu'on puisse voir. Voilà de la franchise ou je ne m'y connais pas.

Entre deux calicots. — Le soleil est de la partie. — ? — Il est chef de rayons... — ? L'HOMME A LA FOURCHETTE.

FEUILLETON DU 24 FÉVRIER 1883

Les bazars de l'avenir

Enfoncée la boutique sur rue. Plus de négociants spécialistes. Ils disparaîtront tous, les épiciers comme les emballeurs, les fleuristes comme les plumassiers.

Dans vingt ans, on ne verra plus le paisible bourgeois de la cité, fumant sur le pas de sa porte, les jours d'été, et suivant dans les spirales bleues de la fumée de sa pipe, les bénéfices révélés par l'inventaire.

La boutique coquette a vécu. Bien malin qui saurait dénicher l'épicerie classique dont les poètes ont ri ; l'épicerie qui arborait un pain de sucre émergeant d'un papier bleu. On ne vendait alors que des épices chez les épiciers, on y vend de tout aujourd'hui. Le cornichon même loin.

Où est-il ce charcutier tant de fois décrit, qui avait pour enseignes consciencieuses, des saucissons en bois tourné, se balançant à sa marquise. Les charcutiers ont des palais. Ils enveloppent leurs pieds de cochons dans du papier rose et cachent leurs galantines dans des faïences de vieux Sèvres.

Qu'est devenu le marchand de vin légendaire, ayant des barreaux en fer, et semblant à l'angle des rues tortueuses, comme la bastille des ivresses lourdes. On a relégué dans le coin des vieilles lunes, le fameux Bon coin, et le joyeux Bacchus, prenant, assis sur un tonneau le jus de la grappe divine.

Les troquets ont des glaces comme les orfèvres, ils ont des plafonds peints par des maîtres, et l'or des arceaux met des reflets troublants sur le zinc du comptoir. La débauche, s'est habitée à la dernière mode, et l'on baille au milieu d'un luxe insolent, parmi les brocs grotesques, dans des salles enfumées, bien chez soi, disant pour éloigner les vapeurs alcooliques de bons refrains qui rimaient.

Tout se transforme, Paris s'embellit. Le montre a commencé sa toilette ce n'est point fini. Et je vois le bazar, cette pieuvre étendant ses tentacules visqueuses jusque sur les boutiques étincelantes des négociants qui ont renié leur passé par amour du faux luxe.

Aujourd'hui trois grands magasins sont les caravanserais de tout Paris, le Louvre, le Bon Marché et le Printemps.

Ils englobent toutes les boutiques, vendant tout ce qui se vend, depuis le bibelot qui est leur nouveauté propre, jusqu'aux tableaux, jusqu'aux bronzes, jusqu'aux casseroles.

Le boutiquier spécialiste ne peut plus lutter contre un si puissant adversaire. Les faillites succèdent aux faillites.

Et c'est d'autant plus injuste, que tandis que le commerçant ordinaire est décrié d'impôts et de patente, le prince qui dirige ces bazars immenses ne paye qu'une seule patente. — Il devrait au moins en payer cent.

Notre législation sur ce point est déplorable.

Où s'arrêtera cet accaparement, on se le demande avec terreur.

Les gens qui font des pétitions, au lieu de demander à des traités de commerce insignifiants la fin du marasme, feraient mieux d'étudier la question des magasins-monopoles, défilant la concurrence, dégradant les articles français, allant s'approvisionner en Allemagne ou en Autriche, et récoltant de leur sous-sol à leurs greniers, l'armée malheureuse de commis, pressurée, torturée avec un bon plaisir sans exemple.

Dans un avenir plus ou moins rapproché, il n'y aura plus qu'une seule maison de commerce. Elle, alimentera Paris, taillable et corvéable à merci ; elle l'habillera, le nourrira, sera artiste et commerciale, aura pour agents l'artiste et le vidangeur.

Je veux voir le Louvre vendre de la poudre.

A la fin, c'est inique. Qu'on fourre le nez une bonne fois dans ces boutiques réactionnaires. La liberté n'a rien à voir dans les extensions arbitraires. Ce sont des lépreux qui rongeront la fortune publique.

Il y a derrière des financiers puissants, on dit même que la société de Jésus, patronne l'une d'elles. Rien d'étonnant à cela, un Germiny s'est laissé endoctriner par le père Becker, c'est possible.

Nous nous en moquons. Nous demandons qu'on frappe d'autant de patentes ces bazars, qu'ils vendent d'articles patentables.

Le bon goût est mort, rien ne saurait le ressusciter, mais il peut-être grand temps de veiller à la sécurité de la fortune publiquement menacée mortellement par le Bazar de l'avenir.

UN COMMERCANT.

CHRONIQUE FINANCIÈRE

Paris, 19 février 1883.

Les vendeurs à découvert comptent sur la politique extérieure pour faire baisser les cours ; leur attente est complètement déçue, le conflit entre les deux chambres annoncé par eux s'est produit, et nos rentes sont restées aux prix auxquels on les avait portées en prévision d'un accord entre les pouvoirs publics. Nous laissons le 5 0/0 à 115 30, le 3 0/0 à 79, 72, l'amortissable à 80 47.

Les escomptes se poursuivent sans interruption.

La Banque de France est offerte à 5,175, conséquence de l'abondance croissante de l'argent sur toutes les places européennes ; le Foncier est ferme à 1,260, la Banque de Paris à 985, le Lyonnais, qui distribuera un dividende de 20 fr., à 562.

Les chemins sont Nord à 1,555, le Midi à 1,070, le Havre à 1,795, l'Orléans à 1,255.

Les valeurs internationales sont demandées : le 5 0/0 Italien à 88 30, le 5 0/0 Turc à 12 12, l'Unifiée égyptienne à 363, la Banque ottomane à 738.

Il y a peu de changement sur le Gaz à 1,530, hausse sur le Suez à 2,230.

Par jugement en date du 16 février 1883, le Tribunal de commerce de la Seine a prononcé la mise en faillite de la Société anonyme dite banque de Bretagne, au capital de un million, et nommé M. Soubrier, juge commissaire, et M. Bernard, 47, rue St-André-des-Arts, syndic provisoire.

Il se fait un certain bruit autour des actions des Chemins de fer Russes, depuis leur admission à la cote officielle. Nous nous livrons en ce moment à une étude sérieuse de cette valeur, nous en communiquerons les résultats à nos lecteurs.

SAUVÉ !

Nous croyons agir dans l'intérêt général en publiant le fait suivant qu'on nous rapporte :

Madame Jean, 17, rue Joffroy prolongée, aux Batignolles, était depuis dix ans en proie à des douleurs atroces, auxquelles la mort lui semblait préférable. Depuis longtemps l'appétit avait disparu, et elle était épuisée par une insomnie continuelle. Grand fut l'étonnement de ses amis en la voyant subitement guérie et alerte, reprendre son travail et annoncer à qui voulait l'entendre que ses douleurs étaient complètement disparues. Cette cure merveilleuse était due aux Pilules Suisses dont on nous a fait savoir les éloges les plus chaleureux. En purifiant le sang, les Pilules Suisses ont effacées dans la plupart des maladies. Peut-être aurons-nous l'occasion de donner à nos lecteurs dans un prochain numéro, un extrait de la Gazette des Hôpitaux, qui fait également l'éloge de ce produit populaire.

Le Gérant : A. VALLAGE.

Imprimerie LOUP, Place des Terreaux, 6.

GRAND CAFÉ CONTINENTAL Rue de l'Hôtel-de-Ville, 65 MAISON DE PREMIER ORDRE

EAU D'ABSALON

Deux frictions arrêtent la chute des Cheveux, son usage les fait repousser et les empêche de blanchir, elle guérit les irritations et les maladies du cuir chevelu.

LACTÈNE ORIENTALE Beauté du visage et des mains Crème préservant du hâle, guérissant les boutons, dartres, crevasses, enclures, etc.

Chez les principaux Coiffeurs et parfumeurs VENTE EN GROS Lyon, rue Tranchet, 17



L'ELIXIR POUR LES CHEVEUX

DE WILLIAM LASSON

Tient à juste titre le premier rang parmi tous les remèdes qui sont recommandés pour le traitement des cheveux. Si cet élixir n'a pas la propriété de produire des cheveux où il ne se trouve pas de racines — (car il n'existe aucun remède pour ce cas quoique plusieurs annonces des journaux l'aient faussement prétendu) — il fortifie pendant le cuir chevelu et les racines, de telle sorte que la perte des cheveux cesse en peu de temps et de nouveaux cheveux se développent des racines si celles-ci ne sont pas encore mortes. Ce qui précède est confirmé par de nombreuses épreuves pratiques. L'usage de cet élixir n'a aucune influence sur la couleur des cheveux et ne contient aucune matière nuisible à la santé.

Prix : 6 francs le flacon ; à Lyon, cet élixir se trouve authentique que chez : MM. Jean CALVET, 21, place des Terreaux. — F. JANNAUD, 20, rue de la République. — L. MARTINET, 8, rue de la Barre.

AVIS IMPORTANT. — Eviter les contrefaçons. Exigez le nom : WILLIAM LASSON. L'enveloppe et l'étiquette de chaque flacon du Véritable Elixir doivent porter le nom de WILLIAM LASSON.

En regardant attentivement la photographie qui se trouve sur les enveloppes dont se servent les contrefaçons, chaque personne se convaincra facilement, que les Nattes, au lieu d'être photographiques d'après nature, ne sont que la simple reproduction d'un dessin par la photographie.

DEMANDEZ la bienfaisante LIQUEUR au BOURGEON DE SAPIN de P. FÉLIX & Co 7, rue Lainerie, 7, à Lyon

REPOUSE certaine de la chevelure par l'Eau du Liban. Prix : 5 francs. Dépôts : chez Briaud et Co, 3, r. Bât-d'Argent, et chez Fayolle, 40, rue de la Préfecture.

La RÉGLISSE SANGUINÈDE GUÉRIT

Rhumes, Gastrites, Crampes Faiblesses d'estomac et FACILITE la Digestion 75 c. dans toutes les pharmacies

NOUVEAU PAPIER A CIGARETTE PAPIER AMBRÉ Plus d'adhérence aux lèvres ni de rupture Plus de nicotine ni d'acreté dans la bouche

DANS TOUS LES BUREAUX DE TABACS VENTE EN GROS : 54, Rue de Dunkerque, Paris Sur demande, envoi franco d'un cahier échantillon.

Maison MAZOYER B. MAZOYER, J. BALME & Co LYON, 33, Rue Centrale, 33, LYON MAISON A PARIS

Bijoux-Fantaisie haute nouveauté. Objets d'art, ivoire, écaïlle, terre cuite. Couronnes nuptiales, perles et métal. Articles de piété, bronze, émaux, etc. Bijoux-Deuil, Eventails riches, maroquineries en tous genres. — Livres de Mariage.

CONSERVATION DE LA JEUNESSE PAR LA CRÈME HYGIÉNIQUE Rafraîchissante et inaltérable

BERTHUIIN 7, rue de Boissac, 7 LYON

MALADIES SECRÈTES Traitement complet

Guérison instantanée radicale des maladies secrètes, récentes et les plus rebelles, des pertes blanches les plus rebelles, des catarrhes de la vessie, des pertes séminales, etc., par l'Injection Barraja, seule, infaillible, unique au monde, prix 4 fr. Les Bols antiblémorrhagiques au Bol d'Arménie, prix 4 fr., et Rob dépuratif au Daphné Mézérilum. Seul végétal succédané du mercure, anti-syphilitique le plus puissant. Prix : 40 et 5 fr. la bouteille. Pharmacie BARRAJA, cours Lafayette, 116.

AMEUBLEMENTS Français FONTAINE Rue Bellecour, 2 en face de l'Hôtel de l'Europe LYON